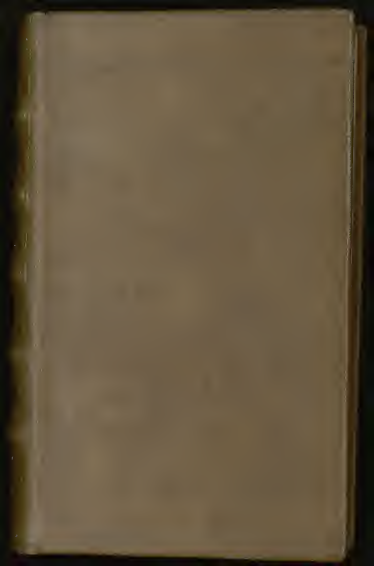
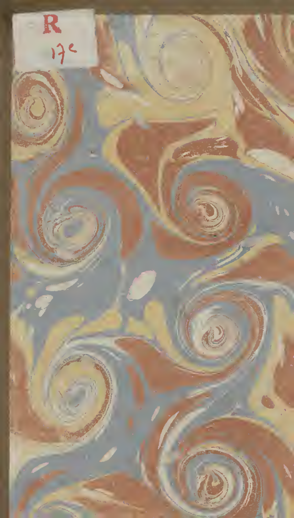
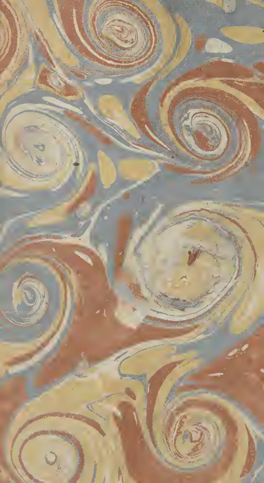



R
17e




2075
2401
2388

RT. V

Traittes
des
fiefs

TRAITE'
DES FIEVRES
MALIGNES ET POURPRE'ES;

Dans lequel on propoſe un Syſtéme nouveau ſur la nature de ces mêmes fiévres, qui explique mécaniquement tous les ſymptomes; d'où reſulte la maniere précise de les guérir, non pas par l'uſage de la ſaignée, des Acides & de la Glace, mais par celui des Diaphorétiques, où remedes propres à faire tranſpirer.

Par M. FRANCOIS RAYNAUD, *Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier.*

A CARPENTRAS,
Chez BARTHELEMY RAVA[illegible]
M. D C. X C V.
AVEC PERMISSION.

A

MONSEIGNEUR,

MONSEIGNEUR,

DE LAMOIGNON, Chevalier, Comte de Launay-Courson, Seigneur de Bris, Vaugrigneuse, Chavagne, la Mothe-Chaudenier, Beuze & autres Lieux, Conseiller d'Etat, & Intendant en la Province de Languedoc.

ONSEIGNEUR,

Quoique la Medecine soit

d'elle même sans abus, il est néanmoins vrai, que plusieurs se mêlans de l'exercer, y en ont introduit de tres-pernicieux; & j'en connois dans la cure ordinaire des fiévres malignes, que j'entreprens de reformer, J'ose, MONSEIGNEUR, Vous presenter ce petit Traité que j'ai composé sur cette matiére, non pour le garantir de la censure, mais comme une preuve de mes profonds respects. Je sçai qu'on est Critiqué quand on veut changer une pratique établie, sur tout en cette Profes-

ſion, où les moindres défauts ſont d'une ſi funeſte conſequence, où chacun regarde la nouveauté, comme un ſanglant reproche de ſa conduite, & tache de s'en mettre à couvert par toutes ſortes de voyes; dans ce deſſein qui peut écrire écrit ordinairement ſans moderation; ſi bien qu'un Medecin qui veut preferer ſon repos au bien du public, doit ſe contenter de démeler le vrai d'avec le faux, & ſe ſervir de ſes lumieres ſans les communiquer; ni decouvrir les er-

reurs d'autrui, pour ne pas s'attirer des ennemis. Cette consideration m'auroit possible imposé silence, si les maladies qui sont le sujet de ce Traité étoient moins communes qu'elles ne le sont dépuis quelque tems dans le Royaume, & dans les Armées de nostre Invincible Monarque : Mais je n'ai pû m'arrester, s'agissant de la conservation des fidelles sujets de LOUIS LE GRAND, toûjours Victorieux, Juste & inimitable. Animé de ce zele & comme forcé de mettre cet

Ouvrage au jour, je ne ſçaurois le preſenter à perſonne avec tant de raiſon qu'à Vous, MONSEIGNEUR, qui êtes le Miniſtre le plus vigilant, le plus exact, le plus integre, le plus prudent, & le plus habile qu'il y ait en la Province. Sa Majeſté infaillible dans ſes chois, aïant jetté les yeux ſur Vous pour regler celle-ci, la plus conſiderable de toutes, & où il nait preſque à tout moment des affaires d'une grande importance pour l'Etat; cela ſeul

justifie la verité de ce que je viens d'avancer, & ce que vous y avez fait en a convaincu tout le monde. Vous avez reprimé les abus qui s'y étoient glissez, avec autant de fermeté que de penetration; de prudence que de sçavoir; de clemence que de justice; en un mot si heureusement, que ceux mesme qui souhaitoient passionnément la continuation de ces desordres, ont été contrains d'admirer vostre procedé. Quiconque aura pensé d'attaquer ce pre-

mier essay de ma plume, se souviendra à la veüe de vostre Illustre & Fameux Nom, que les abus ne sont pas d'eternelle durée & qu'il est loisible & loüable de les reformer, lorsqu'on le fait avec douceur: si on veut passer outre, je sçaurai me defendre, & quelle peine qui puisse m'en venir, je m'estimerai heureux, & croirai glorieux pour moy, d'avoir en cela travaillé à la conservation des troupes de mon Roy, & eu par ce moïen occasion de vous assurer

publiquement que je ſuis avec une profonde ſoûmiſſion,

MONSEIGNEUR.

Vôtre tres-humble
& tres-obéiſſant
ſerviteur,

RAYNAUD.

PREFACE.

LA fin de cet Ouvrage n'étant autre que de desabuser le Public de se servir de quelques prétendus remédes dans la cure des fiévres malignes, & lui indiquer ceux qui y sont convenables ; j'ai crû devoir écrire en François afin que tout le monde en pût profiter. Mes Collegues n'en seront pas surpris, puisque la plus-part des Livres de Méde-

cine qui ont été faits en dernier lieu en France, ſont écrits en cette Langue. Les Chirurgiens dont il y en a peu qui entendent la Latine, verront par ce moïen les raiſons qu'il y a de ne pas ſaigner ceux qui ſont attaquez de ces maladies, comme ils ont accoutumé de faire, ſur tout quand ils les traitent ſans le ſecours des Médecins. Les Apoticaires qui n'ont pas un plus grand fond de Latin, & qui ſouvent ſe chargent ſeuls du ſoin

de ces malades, pourront apprendre de quels remédes ils doivent se servir, & connoitront ceux qu'ils doivent réjetter. Celui qui n'est pas versé dans la Médecine, & qui a néanmoins interêt pour sa conservation & des siens, que les choses se fassent dans le bon ordre, y trouvera une méthode aisée & intelligible, sur laquelle se reglant, il empéchera qu'on ne s'écarte pas de la bonne voye, & s'en servant comme de voile, pourra heureusement ar-

river au port qu'il ſouhaitoit. L'explication de pluſieurs phénoménes faite d'une maniere non commune, rendra cet ouvrage plus agreable aux Curieux, & ils y trouveront cette ſatisfaction, que je n'avance rien qui ne ſoit prouvé par autorité, par l'expérience, ou la raiſon, ſouvent par tous ces trois endroits ; & ce qui eſt ainſi établi paroit inconteſtable. Si ce que j'ai écrit ne peut pourtant deſabuſer ceux qui ſont prévenus d'une doctrine,

& d'une pratique toute contraire, je leur ſçaurai bon gré, de me détromper par de bonnes raiſons & de ſolides expériences. Je ne prétens pas par là défier perſonne, mais ſi quelqu'un a la curioſité, d'en venir à l'examen de mes Syſtémes, je ne refuſe pas d'entrer en lice. J'avoüe néanmoins qu'aprés avoir diſputé une Chaire de Profeſſeur, dans l'Univerſité de Médecine de Montpelier, la plus celebre du Monde, avec ſept des plus Illuſtres &

habiles Médecins de ce tems, & eu l'avantage d'être un des trois nommés pour l'occuper; il me seroit facheux d'être obligé de contester avec quelque jeune Médecin, qui auroit tout au bout de la langue, & à qui, comme dit le sieur Bezançon, si on ôtoit le caquet, il ne resteroit que la Robe & le Bonnet. Je ne dédaigne cependant personne, étant constant que tout ce qu'on pourra écrire, aprés que j'aurai répondu, ne servira qu'à décrier la

pratique que je condamne. Il me semble avoir éclairci par des raisons demonstratives, autant qu'une chose le peut étre, ce que nous avions de plus obscur en Médecine, sçavoir les causes des Fiévres malignes, & de l'Hydrophobie. Et si d'abort on est surpris, que j'aïe compris cette derniere maladie dans le traité des autres, quand on sçaura quelle en est la cause, on conviendra que ce n'est pas hors de propos, & j'espere que cette digres-

ſion, quoiqu'un peu longue, ne ſera pas dégoutante au Lecteur. L'aprobation que le Public donnera à ce Traité, m'obligera à travailler à un Ouvrage qui aura pour titre, *L'excez de la ſaignée dans l'eſquinancie, la pleureſie, la peripneumonie, l'hemorragie, la dyſenterie, & le rhumatiſme.*

TABLE
DES CHAPITRES contenus en ce Traité.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.



TRAITE' DES FIEVRES MALIGNES.

CHAPITRE I.

De l'eſſence & de la cauſe des Fiévres malignes.

LA plûpart des deſcriptions des fiévres malignes, qui ont été faites par les anciens & modernes Auteurs, en ſpecifient les ſimptomes,

ſans en découvrir l'éſſence; & il eſt impoſſible de la faire connoître, ſans manifeſter leur cauſe: c'eſt-pourquoy afin d'en donner une véritable notion, je dis que les fiévres malignes ſont celles, qui ſont cauſées par un ſang brulé par l'ardeur du Soleil & des autres Aſtres ; qu'elles ſont pernicieuſes & contagieuſes à proportion de cette ſideration ; qu'une grande aduſtion du ſang cauſée par leur influence & impreſſion, produit la peſte, une mediocre, les fiévres Peſtilencieles, & une moindre, les malignes.

Comme ces fiévres ſont ordinairement communes

à un grand nombre de personnes, on convient que leur cause doit l'être aussi; & l'air étant des choses appellées non-naturelles, la plus commune à tous, en ce qu'on peut user des autres d'une maniére differante, plus facilement que de celle-là : on l'estime la plus efficace de toutes, à conserver par sa pureté la santé publique; & par la raison des contraires, on prétent que cet Element peut mieux que toute autre chose produire ces maladies lors qu'il est corrompu. Mais parce qu'il est de soi incorruptible, de même que les autres Elemens, & ne peut par conséquent les

cauſer qu'en communicant ce qu'il lui eſt ſurvenu d'ailleurs. Il faut d'une néceſſité abſoluë, pour démontrer l'eſſence de ces maladies, faire voir quelles ſont les ſubſtances, qui introduites dans l'air, & qui par ſon moyen nous ſont communiquées, peuvent exciter de ſi grands maux.

C'eſt ſans doute le Ciel ou la terre, qui envoyent ces pernicieus corpuſcules à l'air ; mais parceque le Ciel eſt bienfaiſant & conſervant, les Aſtres éclairans, & par leur lumiere recréans, & comme vivifians l'Univers ; les anciens Auteurs n'ont pû croire, que des particules ſi nuiſi-

bles en écoulassent: Et quelques Modernes prévenus de cette opinion, ne veulent pas seulement se donner la peine de porter leur veuë jusqu'au Ciel, pour examiner si les Astres influent quelque chose de dommageable ou non. J'espere néanmoins tirer une preuve convaincante de cette influence pernicieuse des corruptions de certains Mixtes, que nous découvrons tous les jours sur la terre, dont nous ne sçaurions plus naturelement attribuer la cause, qu'à ce qui nous vient des Astres.

Nous n'avons, pour être persuadés de cette vérité,

qu'à faire refléxion sur la neceſſité qu'il y a de choiſir un certain temps propre à couper le bois, dont on veut ſe ſervir pour les édifices, ou autres ouvrages, pour arracher des racines, cueillir des herbes & des fruits; pour travailler la terre, y porter du fumier, & préparer l'argille, dont on veut faire des pots à feu : en ſorte que ſi toutes ces choſes ſe font au déclin de la Lune, & dans les ſignes du Taureau, du Capricorne ou de la Vierge, le grand matin, ſans nuage ni broüillars, le bois que l'on employe n'eſt point ſujet à la teigne ni aux vers, mais dure

tres-long-temps ſans ſe corrompre, les racines, les herbes & les fruits ſe conſervent beaucoup plus, la terre eſt mieux préparée, & dévient plus féconde ; les pots à feu y reſiſtent incomparablement mieux : Et s'il arrive au contraire, que ça ait été fait ſous les ſignes des Poiſſons, du Cancer, ou du Scorpion, au croiſſant ou renouveau de la Lune, environ midi, ou au crepuſcule du ſoir : le bois ſera plus ſujet aux vers, les racines, herbes & fruits ſe corrompront plûtôt, la terre ne ſera pas ſi fertile, le fumier qu'on y portera en nouvelle Lune ſe convertira en vers, qui

rongeront les racines ; les vaiſſeaux de terre ſeront d'une plus grande fragilité. Et aprés ces expériences, que tout le monde a fait, ou peut faire, qui ſont raportées par Paracelſe, & trouvées ſi véritables, & conſiderables par Schroderus, un des plus grands Medecins du Siecle, qu'il les a jugées dignes d'être par lui traduites en Latin, pour les inſerer tout au long dans ſon Livre, nous ne pouvons revoquer en doute la vérité des mauvaiſes influences des Aſtres.

Tract. 1. Philoſop

Pharm. mod. Chym. lib. 1. cap. 24.

Quoique les vers ſuivans enſeignent un contraire temps d'election,

Luna cremento tua carpere poma memento.

Hæc cum decrescit, quod carpseris omne putrescit.

Sans examiner qui a dit vrai ou faux ; il me suffit pour le present, que tous accordent que dans un certain état de la Lune, il en écoule des influences dommageables, qu'il en vient dans un autre qui sont avantageuses : car je ne vois pas que l'on puisse raporter avec plus de justesse à autre chose, qu'aux influences pernicieuses des Astres, la cause des susdites putrefactions.

En effet, puisque ces Mixtes sont d'une plus longue durée lorsqu'ils sont

ſéparez de leur mere ſous tels ou tels ſignes, qu'elle eſt beaucoup plus briéve, quand ils en ſont tirez ſous telle ou telle conſtellation; & que cela arrive toûjours, quelle précaution que l'on puiſſe prendre pour l'éviter; à quoi devons nous recourir pour expliquer ce pernicieux changement qu'aux influences des Aſtres, ſous leſquels il arrive ordinairement, & preſque jamais ſous des contraires, ou peu differents: Et puiſque ces influences ſont capables de corrompre les herbes, les fruits, & des mixtes incomparablement plus ſolides, moins péné-

trables, & corruptibles que n'eſt vôtre ſang, je parle du bois & de la terre: pourquoi necroirons nous pas qu'ils peuvent à plus forte raiſon détruire la conſtitution de cette liqueur vitale, & conſéquemment nos corps?

Pour prouver en forme que ces corpuſcules contenus en l'air, qui cauſent les fiévres malignes, lui viennēt des Aſtres je dis que rien ne lui vient d'en bas pour cauſer les fiévres malignes, & que c'eſt donc d'en haut. Ie prouve l'antecedent: il n'eſt rien dans la ſuperficie ni dans les entrailles de la terre, dont les corpuſcules pouſſez dans l'air, & introduits dans ſes

porofitez puiffent caufer les fiévres malignes : car s'il y avoit quelque chofe, ce feroit, comme on le prétent, dépuis qu'on s'eft défait des qualitez occultes, les particules de l'Arfenic, de l'Aconit, ou d'autres poifons ; or eft-il que les parties infenfibles de ces poifons ne peuvent caufer ces fiévres : donc aucunes parties pouffées de la terre dans l'air ne le peuvent. Ie prouve la mineure. Ce qui eft introduit de pernicieux dans l'air, & caufe les fiévres malignes ; fe communique non feulement par fon moyen à plufieurs, mais encore de l'un à l'autre par la refpira-

tion, l'insensible transpiratiõ, ou l'abouchement, dans le temps de la maladie, & quelque fois aprés la mort: or est-il que les parties arsenicales, celles du Napel, ou de l'Aconit ne se communiquent jamais d'une personne à l'autre, quel commerce qu'il y ait entre elles; donc les parties insensibles de ces poisons, ne sçauroient causer les fiévres malignes. La majeure n'a pas besoin de preuves, puisque c'est du caractére de ces fiévres d'être contagieuses; & la mineure se prouve démonstrativement, de ce que l'on est encore à voir, qu'un homme empoisonné

en ait empoiſonné un autre par ſon ſoufle, ſon attouchement, ou l'inſenſible tranſpiration. Pluſieurs ſeront véritablement empoiſonnez à la fois, s'ils ont receu une pareille vapeur, ou mangé des mêmes viandes empoiſonnées ; mais pas un de ceux la n'empoiſonnera par ſon ſoufle le Medécin qui le traitera, moins encore le cadavre pourra-t'il communiquer à ceux qui le toucheront quelque choſe de nuiſible : Et comme l'on voit arriver le contraire dans les fiévres peſtilencieles & malignes, que l'on aſſure néanmoins être cauſées par les particules inſenſibles de ces poiſons, on

doit penser, que ce qui les rend telles est autre chose.

Que si nonobstant, pour defendre l'autre parti, on veut dire que ceux qui ont été empoisonnés par quelque vapeur subtile, ou poudre melée aux alimens, n'en ont pas suffisamment receu, pour en fournir aux autres, une quantité necessaire pour les infecter, je representeray, que ceux qui meurent pour avoir pris de l'Arsenic, ont les accidens si violens, que tout ce que l'on peut avoir vû ou leu d'extraordinaire aux pestiferez n'en aproche pas: ce qui marque assez qu'ils ont dans la masse du sang une plus grande

quantité des parties arſenicales, que ce que l'on peut raiſonnablement prétendre que l'air en a communiqué à ceux qui meurent de la peſte, ou des fiévres peſtilencieles ou malignes.

Et ſi l'air qui cauſe les fiévres malignes étoit empoiſonné par une introduction des corpuſcules de l'Arſenic, ou autres poiſons, comme ſe pourroit-il faire que dans un même petit lieu où l'air eſt fort égal à tous, la moitié de ceux qui l'habitent, de tous âges, ſexes & temperamens, ſeroient attaquez, & l'autre ne le ſeroit point : je ſuppoſe l'égalité

par tout, & l'air suffisamment farci de ces parties veneneuses, qui, comme on le requiert, seront de même figure, quoi qu'il soit faux, que les qualités des Elemens, dont tous les mixtes sont composez, consistent dans la figure des atomes; car il s'ensuivroit que la figure du feu, par exemple, seroit plus noble que sa substance, puisque l'agent de soy est plus noble que celuy qui agit par autruy; *Agens per se nobilius est activo per aliud.* Et si les qualitez du feu consistoient dans la figure de ses atomes, il seroit encore vrai, que le feu n'échauferoit que par sa fi-

gure séparable de sa subſtance, qui sur ce principe ne seroit que la cause accidentelle de la chaleur, ce qui ne sera pas du goût d'un bon Philosophe. Je pourrois dire d'autres choses là dessus, mais pour ne pas quitter mon sujet, & n'entrer pas dans une discussion qui m'en écarteroit beaucoup, parlant à la façon des autres, je veux convenir que les miasmes supposez seront par tout l'air de ce petit lieu infecté, de même figure, puisque de même nature, comme aussi de même mouvement, en ce qu'on ne peut pas supposer avec quelque apparence, que les

corpuſcules ſortis de la terre faſſent des mouvemens dans ce même lieu, fort differens à l'égard de Pierre qu'ils ne les fairont à l'égard de Iean, ſur tout s'ils ſont d'égale conſtitution. Et pour ce qui eſt de l'arrangement des parties, je n'en reconnois point d'autre neceſſaire dans cette occaſion, que leur union, & dés lors qu'elles ſeront ſuffiſamment unies, elles ne manqueront pas d'agir, & ne le fairont jamais, quel arrangement qu'on puiſſe s'imaginer, lorſqu'elles ſeront trop écartées.

L'air farci de ces corpuſcules veneneux, ſera donc capable de détruire la ſan-

té la mieux établie, nul n'étant de soi à l'abri du poison: Et il me paroît trés difficile d'expliquer, sur cette supposition des particules des poisons introduites dans l'air, d'où vient que la moitié des personnes de ce petit lieu seront attaquées, & periront de ces fiévres, l'autre moitié se portant bien; car ce n'est rien dire, que la moitié a été disposée à recevoir cette infection, & l'autre à y resister; il faut pour soudre la difficulté, donner une raison Phisique de cette differente disposition, le même temperament ou aprochant, âges & sexes supposez: & les parties

arſenicales agiſſans preſque également ſur des mêmes ou contraires diſpoſitions, pourveu que la quantité requiſe s'y trouve.

Enfin pour derniere raiſon, qui doit perſuader que les fiévres peſtilencieles & malignes ne ſont pas cauſées par ces particules arſenicales, ou des autres poiſons, je dis que ſi cela étoit, on verroit arriver les mêmes ſimptomes à ceux qui meurent empoiſonnez, qu'à ceux qui ſont attaquez de ces fiévres ; & perſonne n'aïant veu ni ouï dire, que les empoiſonnez aient eu avant mourir des charbons, des parotides, des exéthemes, & d'autres mar-

ques ordinaires à ceux qui meurent de la peſte, ou des fiévres malignes: je puis conclurre que ce qui fait mourir les uns & les autres avec des ſimptomes ſi differens, n'eſt pas la même choſe, & que les fiévres malignes ne ſont pas cauſées par les parties Arſenicales, pouſſées de la terre dans l'air, comme on l'a ſoutenu juſques ici.

Ce ne ſont pas non plus les ſuites de quelque prétenduë putrefaction de l'Air, provenant du mélange des miaſmes corrompus, élevez de la terre ou des marais, qui à ſon aide introduits dans noſtre ſang, l'ont infecté; car outre qu'il

ne nous pourroit venir de là que des fiévres putrides; il n'eſt pas vraiſemblable, que cette pourriture qui, comme on la voulu tirer, a ſa ſource de l'intemperie, puiſſe corrompre en même temps, dans des peſtes preſque univerſelles, le ſang de tant & tant de differens peuples, qui habitant de contraires Climats, doit en aucuns abonder en ce qui défaut aux autres, être par là de diſſemblable temperament; & l'un recevoir de cette prétenduë intemperature corruptive de l'air, autant de moyen de conſervation & perfection, que l'autre de putrefaction. Cependant la peſte qui ar-

riva, par exemple, sous Marc Antoine, & dont nous lisons qu'il perit du moins la moitié du genre humain, infecta tout à la fois plusieurs Royaumes de contraire temperament; d'où il est evident, que cette chimerique intemperature corruptive de l'air n'est pas la cause des fiévres malignes. Il conste encore de ce que j'ay dit, qu'elles ne sont pas produites par quelque autre agent qui vienne de la terre, & que cette cause vient par conséquent des Astres.

Maintenant devant que de prouver, que le sang brûlé par l'ardeur du Soleil & des autres Astres, est la

la cause des fiévres malignes ; je commence par faire voir que le Soleil eſt le véritable élement du feu, & que ſes rayons qui ne ſont autre choſe que la lumiére reünie, retréſſie & finiſſant en pointe, en ſont des écoulemens ſubſtanciels; qui nous ſont agréables ou incommodes, profitables ou nuiſibles, ſuivant la quantité qu'il nous en communique, & qu'ils ſont unis ou diſperſez. Je ſuis forcé de croire que le Soleil eſt le véritable élement du feu, parceque toutes les proprietez ou effets du feu, ſçavoir d'échaufer, de deſſecher, de luire, & de brûler, lui con-

viennent par excellence: & tout ainſi que nôtre feu ordinaire nous échaufe à proportion que nous en aprochons, & que ſes parties ſont unies, & du tout point quand nous en ſommez aſſez éloignez, de même les rayons de cét Aſtre, diſperſez en mediocre quantité dans l'air éclairent, & échaufent agréablement; s'il y en a trop, ils incommodent, & nous brûlent. Si outre l'abondance ils ſont aſſez unis, pour faire une violente impreſſion ſur nous.

C'eſt ce qu'Archimede habitant de Syracuſe expérimenta, & fit ſentir aux ennemis, qui venoient pourprendre cette Ville, car

il brûla leurs Vaiſſeaux des murailles en déhors, avec un miroir concave ; & nous voïons tous les jours, les rayons du Soleil plus étroitement unis par ce moïen, brûler ſenſiblement à travers les objéts oppoſez, & que le contraire arrive en même tems & lieu ; ſi nous nous ſervons d'un convexe ; car alors les rayons diſperſés à peine ſeront capables d'échaufer ce qui eſt au deſſous. Ainſi quoiqu'en puiſſent dire les Sectateurs d'Ariſtote, la lumiere ne peut être une qualité ou accident, puiſque les rayons qui ne ſont autre choſe qu'une lumiére retréſſie, peuvent être aſ-

ſemblez & unis par l'un de ces miroirs, diſperſez ou deſunis par l'autre; & qu'ils en réflechiſſent de diverſes manieres, qui ſont deux proprietez, qui ne ſçauroient convenir qu'aux corps, & jamais aux accidẽs. Outre que ſi la lumiére étoit, comme on a prétẽdu, un accident de l'air, elle ſe mouvroit conformement à ſon mouvement, & nous experimentons que nonobſtant ſon agitation çà & là par l'impetuoſité des vents, les rayons ſont toûjours portez en droite ligne.

Cette ſubſtance ſubtile & lumineuſe ne nous vient pas ſeulement du Soleil, mais encore des autres Aſtres; qui ne tirent pas

tous leur lumiére de ce premier, comme quelques uns l'assûrent, ils ont été tous formez de la premiere lumiére, dont il est fait mention dans la Genése, qui n'étoit autre que l'element du feu, possible trop dispersé dans l'air ou étenduë, depuis le commencement de la création, ou trop éloigné du globe Terrestre pour servir aux hommes : C'est pourquoi le quatriéme jour Dieu divisa cette lumiére, & la reduisit en divers Globes, dont il forma les Astres: Et comme le Soleil est le plus grand de tous, il en contient aussi une plus grande partie, & il en émane

une plus grande quantité : mais il nous en vient outre cela des autres Aſtres, ſuivant leur grandeur en proximité, puiſqu'ils ſont tous parties de cette premiere lumiére.

Sur ce Principe, d'autant que les Signes ou Conſtellations ne ſont qu'un aſſemblage des Aſtres, & qu'il y en a qui ſont compoſez d'un plus grand nombre, & de plus grandes Eſtoiles, que celles qui en forment un autre, il eſt ſeur qu'il influe une plus grande lumiére de ces premieres Conſtellations, que des derniéres ; & s'il arrive qu'en même temps le Soleil ſoit plus prés de nous, ſes rayons joints à

ceux qui écoulent de ces Conſtellations,nous échauferont ſans doute beaucoup plus.La Canicule redouble la chaleur,d'où l'on nomme les jours Caniculiers ; & ſi l'air ſe trouve alors en quelque Contrée , moins rempli de vapeurs,ou d'exhalaiſons qu'à l'ordinaire, le Ciel depuis long - tems ſans nuages , en ſorte que rien ne puiſſe diminuer de l'action des rayons ſur les corps des habitans de ce pais , qui aïent d'ailleurs leur ſang diſpoſé d'une façon à recevoir leur impreſſion , ſans aprés l'avoir reçeuë , les en chaſſer au plûtôt par une fermentation, & tranſpiration ſuf-

fiſantes ; les rayons brûleront à coup ſur la maſſe du ſang, & produiront des maladies pernicieuſes, & contagieuſes, avec des ſimptomes proportionnés à cette aduſtion.

Pour ne rien omettre de ce que je dois à l'explication de ce nouveau Syſtéme, je dis que le ſang ſera diſpoſé de même, ou parce qu'il ſera beaucoup chargé d'impuretés, qui le rendront comme trouble, & fairont que les rayons l'aiant une fois pénétré, ne pourront facilement en être tirés par une loüable fermentation ; ou qu'étant viſqueux par l'abondance d'un ſoufre puant, les ra-

yons s'y attacheront, & n'en pourront être ſeparez qu'avec peine ; ou bien encore parce qu'y aïant des obſtructions en diverſes parties, la liberté de la circulation n'y ſera pas, la tranſpiration y ſera empechée, & le fеu ſolaire reſtera par conſéquent plus long-tems dans la maſſe, & pourra plus aiſément la brûler.

Il eſt facile de comprendre de ce que je viens de dire, que par ce mot d'impreſſion, je n'entens pas une ſimple introduction des rayons du Soleil, & des autres Aſtres dans la maſſe du ſang ; il faut de plus qu'ils y reſtent quelque

tems pour agir, & détruire sa constitution ordinaire, sans quoi ils ne sçauroient produire aucun mauvais effét, ainsi le moissonneur qui est exposé aux ardeurs de la Canicule, & qui reçoit les rayons du Soleil, & de cette Constellation, non seulement par la respiration, mais encore par toutes les parties de son corps, n'en déviendra pas malade, si par l'expiration il en renvoye autant qu'il lui en est venu par l'inspiration, & par les pores à mesure & à proportion qu'il en reçoit par là; par ce que ces rayons n'aïant fait que passer, n'auront peu suffisamment alte-

rer son sang, moins encore le brûler : & il arrivera tout autrement, si de cette quantité des rayons insinuée dans le sang, il y en reste un assez grand nombre & assez long-temps.

Quoique Vvillis Charleton aïent donné d'autres causes des fiévres malignes, & qu'ils aïent eu peine à se determiner, si les Astres y contribuent par l'influence dequelque chose de pernicieux, il semble pourtant qu'ils ont reconnu, que tout le mal venoit de là : Puisque Vvillis dans son Traité des Fiévres malignes, pour expliquer l'état du sang dans ces maladies, lui donne souvent

cette epithete, *Sideratus Sanguis*, & Charleron se sert du même terme dans son Traité *de causis Morborum venenatorum*. Or *Sideratus Sanguis* signifie un sang détruit par l'action violente des Astres ; qui ne peut être que d'échauffer & brûler, lorsque tout est disposé, comme il a été dit : Et en effét cette derniere action violente des Astres dite en Latin *Sideratio*, est appellée en Grec ἀστροβολία, *ab* ἀστὴρ *&* βολὴ, *ictus, vel jaculum*, coup ou javelot, comme dit Theophraste.

Lib. 5. de caus.

Je sçai bien que l'Apoplexie fut nommée par les Anciens *morbus Sideratus*.

& ceux qui étoient attaquez de cette maladie *Siderati*, quoique le ſang ne ſoit pas ainſi diſpoſé dans les apoplectiques ; mais c'eſt parceque les Médecins avant Hippocrate, croioient que le foudre fut un Aſtre, & appellerent l'apoplexie *Morbus Sideratus*, *à Sidere*, à cauſe de la reſſemblance qu'il y a des apoplectiques à ceux qui ont été frapez du foudre, par la ſubite & preſque entiere privation des fonctions de l'ame aux uns & aux autres. C'eſt la raiſon que donne Montalt de l'impoſition du nom de ſideration à l'apoplexie; mais Uvillis & Charleton

Archipat.tr. 18.c.1.

n'ignoroient pas la signification & l'energie du terme, & puisqu'ils l'ont donné au sang, en expliquant son état dans les fiévres malignes, il est seur qu'ils ont reconnu & avoüez par là qu'il étoit violemment touché des Astres.

On sera persuadé qu'il est tel, si l'on considere que les fiévres pestilencielles & malignes sont aussi frequentes en Afrique, que les intermittentes en France; parce que le Soleil darde de plus prés & à plomb ses rayons sur ces peuples. Et au contraire dans les pays froids, comme en Hollande, ces sortes de maladies sont si rares, qu'elles y

ſont preſque inconnües, & que l'on y croit inutiles les précautions qu'on prend ailleurs, de faire faire des quarantaines à ceux qui viennent de Barbarie, ne leur demandant ni patantes ni paſſeports ; parce qu'ils n'ont que trés-rarement veu des maladies contagieuſes dans ces Etats, & qu'ils s'en croient à couvert, par la froideur de l'air & leur bonne temperature.

Pour confirmation, que ces maladies ne partent que de l'ardeur des Aſtres, on n'a qu'à remarquer qu'elles arrivent ordinairement à la fin de l'été, ou au commencement de l'automne : c'eſt à dire,

ou dans la Canicule si elle à été extrémement chaude, & le sang disposé à recevoir d'abord une suffisante impression des rayons de ces Astres, ou quelque temps aprés, sçavoir au commencement de l'Automne, si leur action a été moins violente, & la resistance du sang plus forte, par une moindre disposition à recevoir leur impression. Presque toutes les descriptions qui ont été faites de ces maladies, justifient cette vérité, & Fuchsius la certifie en ces termes : Il est constant
» que la fin de l'été & le
» commencement de l'au-
» tomne sont selon la loi

De Med. Morb. lib. 4. cap. 14.

naturelle, les tems auſ- "
quels principalement les "
maladies peſtilencieles ſe "
font voir, & agiſſent le "
plus fortement. Et le "
vieux Homere ſemble vouloir nous enſeigner; que la peſte vient du Soleil, par la fable d'Aſtynome fille de Chryſes Prêtre d'Apollon; laquelle aïant, dit-il, été livrée en proye à Agamennon, & ſon pere revetu de ſes habits ſacerdotaux, la lui aïant demandée, & ne l'aïant peu obtenir, il en fit ſes plaintes au Soleil, qui outré de ce refus, envoia une ſi cruelle peſte aux Grecs, qu'Agamennon fut contraint de rendre Aſtynome à ſon

Lib. 1. Iliad.

pere. Que si l'on vouloit m'opposer qu'il arrive des fiévres malignes en Hiver, qui sont aussi pernicieuses & contagieuses que celles qui paroissent en été, je diray que le mal n'a pas été contracté en cette saison, mais bien dans une contraire, & que jusqu'alors, le sang n'a peu être suffisamment brûlé pour les exciter, ou par la resistance qu'il a fait, ou parce que l'action des Astres a été moindre ; ou bien que cette maladie a été communiquée par des personnes qui en étoient attaquez des uns aux autres, depuis lon-tems, comme les soldats ou Matelots, qui sont plus

ſujéts à cette maladie ; parce que leur ſang eſt mal diſpoſé, pour reſiſter aux ardeurs du Soleil, à cauſe de la mauvaiſe nourriture, & tranſpiration empéchée par le froid, qu'ils ſont ſouvent contrains de ſouffrir la nuit, aprés une grande chaleur pendant le jour. Pour en donner un plus grand à ce nouveau Syſtéme, je va faire voir dans le Chapitre ſuivant, que tout ce que l'on a cru produire les fiévres peſtilencielles & malignes, y a ſeulement contribué, en aidant à l'action des rayons du Soleil, & des autres Aſtres, pour la ſideration du ſang.

CHAPITRE II.

LEs Cometes, les tremblemens de terre, les pluyes extraordinaires, la famine, les saisõs déréglées, & un grãd nõbre d'hommes tués, non ensevelis, ne causent les fiévres malignes, qu'en aidant à l'action des rayons du Soleil, & des autres Astres, pour la sideration du sang. On dit communément & en maniere de Proverbe, qu'on ne vit jamais de Comete, qui n'eut quelque funeste suite.

In cœlo numquam spectatum impunè Cometam.

Et ceux qui ne veulent pas que les Aſtres influent quelque choſe de pernicieux, diſent que les Cometes ne ſont pas des Aſtres, mais des exhalaiſons graſſes de la terre, attirées, & enflammées dans la moienne region de l'air ; qui par leur flame luiſent comme des Aſtres, mais ne ſont effectivement que des météores, & ils expliquent les funeſtes ſuites des Cometes, ſçavoir la ſterilité & les maladies épidemiques, diſans que la premiere vient de ce que la terre ne peut être feconde, aprés que ce qu'elle avoit de graiſſe lui a été enlevé, & conſommé dans l'air, &

que par une augmentation de desastre, les cendres, & autres restes de cet embrasement tombans insensiblement sur la terre, ont achevé de desecher le peu qu'elle avoit encore, pour ainsi dire, d'humide radical. Et à l'égard des maladies épidemiques, ils soutiennent que les fumées de ces exhalaisons alumées, descendans & se mélans à l'air le corrompent, & plus bas les alimens, d'où naissent les maladies aux hommes & souvent aux autres animaux.

Mais il faut se détromper, que les Cometes soient toûjours produites par les exhalaisons de la terre; car

ſe ſont quelquefois des Aſtres ou aſſemblages des Aſtres. La choſe eſt claire, de ce qu'on en a veu de ſi grandes, & qui ont duré ſi lon-tems,que s'il s'étoit fait une reſolution de toute la terre,& des eaux qui y ſont contenües, en exhalaiſons propres à être enflammées; elles n'auroient peu ſuffire à faire, & entretenir une Comete comme celle qui parut en 1572. ſous le Signe de Caſſiope, qui étoit plus grande, au jugement des fins Connoiſſeurs, que toute la terre, & dura deux années entieres.

Tous les Philoſophes conviennent d'ailleurs,que les exhalaiſons ne peuvent

être attirées plus haut que treize mille d'Allemagne, & les Aſtrologues ſoutienent, que la Comete qui parut en 1618. étoit dans le Ciel des Aſtres, au deſſus de Mercure & de Vénus, & qu'elle étoit plus grande que ces Planetes: ce qu'ils reconnurent par ſon parallaxe ou ombre. Cette Comete ne fut donc pas un Météore de l'air, ſitué en la region ſublunaire, mais bien un Aſtre, ou union de pluſieurs, qui en formerent un plus grand, par leur conjoncture, quadrature, ou oppoſition: ce que les Sçavans en la ſcience des Aſtres, diſent arriver de cent

en cent ans aux trois Planetes ſupérieures, Saturne, Iupiter, & Mars ; & qu'infailliblement il paroit alors quelque grande Comete, & prétendent le prouver démonſtrativement, de ce que celle de 1618. fut prédit en ſon lieu aſſigné, vingt - cinq ans avant qu'il parût.

Lorſque ces Cometes ſeront donc quelques Aſtres unis, il y aura ſans doute une plus grande lumiére, & de ce qu'il y aura une plus grande radiation, il eſt conſtant que jointe à celle du Soleil, & de quelque autre ſigne, il y aura une plus grande action des rayons en certaines

contrées, puisque l'air en sera plus rempli qu'à l'ordinaire; & que leur impression sera déslors plus forte, & plus capable de brûler: Et si les Cometes sont effectivement des météores sublunaires, il sera toûjours vray, qu'elles échauferont beaucoup plus l'air, par les particules de leur feu; & pourront par là contribuer à brûler plus facilement le sang; outre qu'elles pourront causer la sterilité à la terre, ou corrompre les alimens, & aider encore la Sideration par cet endroit, comme je l'expliquerai dans la suite de ce Chapitre.

Le tremblemens de ter-

re arrivent ſur tout dans les lieux qui abondent en feux ſoûterrains, & rarement dans les autres: Naples, Sicile, & Iſlande Iſle de Septentrion, où l'on voit dans l'un continuellement brûler le mont Veſuve, le mont Ætna dans l'autre, & le mont Hecla en Iſlande, ſont des païs où il arrive ſouvent des tremblemens épouventables, qui ne ſont cauſés que par des vapeurs bitumineuſes & ſulfureuſes, tout à coup alumées dans les grotes ſoûterraines, & qui ne pouvans être contenües dans la premiere cavité, ſecoüent plus ou moins la terre, ſuivant

qu'elles sont en grande ou petite quantité, plus ou moins reserrées ; & profondement enfermées, & par ces ébranlemens se font des ouvertures proportionnées à leur effort : par où sortans comme d'une prison étroite, elles ne cessent de se dilater dans l'atmosphere, jusque'à ce que leurs moindres parties aïent toute la liberté de se mouvoir sans contrainte.

On ne peut douter qu'il y en a quelquefois suffisamment, pour en farcir tout l'air d'une contrée ; puisque nous lisons, qu'en 1681. le Mont Vesuve que Tertullien appelle *fumariola inferni*, aprés avoir

fumé quelques jours plus qu'à l'ordinaire, & jetté des flâmes de tems en tems, la Ville de Naples qui en eſt éloignée de ſept lieües, trembla à pluſieurs repriſes, la terre des environs fut ſecoüée, la mer même s'enfla ; enfin la montagne creva avec un bruit effroyable, & il en ſortit des torrens de ſoufres qui coulérent fort diſtinctement juſqu'à plus d'une lieüe dans la mer. D'où l'on peut comprendre combien l'air des environs de cette Montagne fut alors plein des parties de ſoufre & de bitume ; puiſque la mer qui en eſt écartée, en reçeut une ſi grande abondance,

& pour lors ces parties de feu jointes à celles du Soleil & des autres Aſtres, brûlerent par cette union le ſang des hommes & des animaux, ce qui cauſa des fiévres peſtilencieles dans tout ce Royaume.

Il n'y a que peu de tems qu'il fut bouleversé en pluſieurs endroits par des tremblemens, de terre, & peu aprés affligé de maladies contagieuſes, qui n'étoient pas fort differentes de la peſte : & cela par la même raiſon des parties ignées, pouſſées dans l'air, enſuite de ces tremblemens;car on ne peut vraiſemblablement croire,lorſqu'ils ſont ſi grands , qu'ils

puiſſent arriver que par cette cauſe des feux ſoûterrains.

Que s'il arrive quelquefois des tremblemens de terre, qui, comme on prétent, ſoient cauſés par la retention de quelques vens dans les concavités, & qui pouſſés & agités par d'autres venans de la mer, ou d'ailleurs, faute d'iſſuë, ſecoüent ces autres ; à peine ſeront-ils perceptibles, & ne pourront cauſer des fiévres malignes, mais ceux-là ſeulement, que les matieres ſulfureuſes & bitumineuſes excitent, & qui dans ces grotes ſoûterraines agiſſent de même que le foudre contre la nuée.

Et s'il ne paroîtpas toûjours du feu dans ces météores de terre, comme dans celui de l'air dont je viens de parler, qui lui est semblable quant à l'action, & la matiere, puisque la foudre est une exhalaison chaude, & seche subitement alumée, & comme de la poudre à canon, rompant avec violence ce qui s'oppose à sa dilatation : s'il ne paroit, dis-je, pas toûjours du feu dans les tremblemens de terre, quoique causés par des matieres de feu, c'est parce que ces flames sont comme étouffées sous les ruines, comme il arrive dans les mines ou fourneaux.

Les pluïes extraordinaires ſont appellées telles, ou parce qu'elles ſont prodigieuſes, lors, par exemple, qu'avec la pluïe il deſcend de petites grenoüilles, des petits poiſſons, du ſang, dit-on, ou du lait, ou abondantes au de là de ce qu'elles ont coûtume d'être.

Quant aux premieres, je dis que le ſang ni le lait ne peuvent être produits dans l'air, parce que ce ſont les effêts des principes vitaux: & qu'ils ne peuvent non plus être attirés des lieux terreſtres, parce que s'ils étoient reduits en vapeur, ils perdroient leur couleur naturelle; de ſorte

qu'il y a apparence, que quelques vapeurs ont été attirées des lieux ou terres blanches ou rouges, comme les Montagnes d'Armenie, & qu'elles en ont retenu la couleur, quand elles ont été converties en pluïe. Ainsi c'est mal à propos que l'on dit alors, qu'il pleut du lait ou du sang : & à l'égard des grenouilles, il peut se faire que les œufs, ou la matiére ovacée a été attirée des marais ou étangs en même tems que la vapeur, & qu'il s'en est formé des grenoüilles ou des petits poissons.

Je donne dans cette opinion, plûtost que dans cel-

le de quelques - uns qui veulent, parce qu'il est de toutes sortes de matrices sur la terre, & des semences dans l'air, que ces petites grenoüilles naissent seulement aprés qu'elles sont tombées à terre. I'ay veu le contraire, m'étant trouvé en chemin avec le Iuge de Frontignan, & la pluïe aïant commencé à donner, nous vismes des petites grenoüilles sur nos chapeaux, & manteaux, sur la teste & criniere de nos chevaux, de même qu'à terre, l'espace d'un demy quart d'heure: Mais quoiqu'il en soit ces pluïes ne font rien aux fiévres malignes ni com-

me cauſe, ni comme ſignes.

Les ſurabondantes peuvent aider par accident la Sideration du ſang, non pas, comme on prétent, en faiſant élever des parties Arſenicales, puiſque j'ay déja fait voir qu'elles ne ſont pas la cauſe des fiévres malignes ; mais en diſſipant les nuées qui pouvoient empécher, ou rabatre la radiation des Aſtres : car la pluïe n'étant autre choſe, que la nuée reſoute en eau ; s'il arrive des pluïes ſurabondantes dans quelque Contrée, il faudra neceſſairement que toutes les nuées, ou du moins la plus grande partie aïent été diſſoutes, puiſ-

qu'elles ont été la matiére de ces pluïes : & pour lors les rayons du Soleil & des autres Aſtres, influans ſans diviſion ni reſiſtance, puiſqu'il n'eſt rien qui s'oppoſe à eux, il n'eſt pas de doute qu'ils ne ſoient capables d'une plus forte action & d'une plus violente impreſſion.

C'eſt par cette raiſon que la peſtilence eſt commune en Egypte, parce que l'on n'y voit jamais de nuées, l'air n'étant pas aſſez froid en ſa moienne region à cauſe de la proximité du Soleil, pour condanſer les vapeurs qu'il peut attirer, & cette maladie ne diminue qu'aprés

le débordement du Nil; parce qu'il s'éleve enſuite une ſi grande quantité de vapeurs, mêlées à la pouſſiere de la ſuperficie de la terre, qu'elles forment une épaiſſe nuée, qui diminue la radiation du Soleil, & par conſequent la Sideration du ſang. Et s'il étoit vrai, que les grandes pluïes peuſſent cauſer des fiévres peſtilencielles ou malignes, en faiſant élever de la terre une plus grande quantité des parties Arſenicales, le debordement de ce grand Fleuve par toute l'Egypte, devroit à plus forte raiſon produire cet effet, & augmenteroit par là ces maladies contagieu-

ses, bien loin de les diminuer comme il fait.

La famine est ou générale ou particuliére, j'entens par la générale, celle qui afflige tout un Royaume, ou toute une Province; & par la particuliére, celle qui arrive à un seul lieu. La premiere succede ordinairement aux grandes secheresses, qui ont mis la terre hors d'état de pouvoir fournir l'aliment necessaire aux fruits qu'elle a commencé de produire; & elle peut encore venir d'une cause contraire, sçavoir des longües & superabondantes pluïes, qui par elles mêmes, ou par le débordement des

Fleuves ou Rivieres, ont inondé toutes les Campagnes; & la particuliere ou celle d'un seul lieu, ne peut presque arriver, que quand tout commerce lui est ôté avec ses voisins par quelque siége.

Toute famine d'où qu'elle parte, agit en détruisant le corps de l'homme ou des autres animaux, à peu prés comme je le va dire; aprés avoir consumé les crudités & les humidités superflues contenües dans l'estomac, ou dans les premieres voyes, la circulation du sang se continuant plus aisément, ce qui reste d'humide pour entretenir ce mouvement se dissipe plus

facilement, & rien ne venant à la maſſe, ou du moins peu de choſe, pour la rafraichir, & refaire de ſa perte continuelle: la partie ſpiritueuſe comme la plus ſubtile prenant feu, (faute de quelque choſe qui modere ſon action,) eſt extraordinairement agitée, & diſſipée, & l'ame vegetative & ſenſitive n'étans autre choſe, leurs fonctions ſont diminuées, la circulation, fermentation, tranſpiration, & coction, imparfaitement faites, & dans cét état, par le deſir naturel à tous les mortels de conſerver la vie, ils ſe ſervent indifferemment de tout ce qu'ils

croient pouvoit être aliment ; aimant mieux risquer en mangeant, que de mourir certainement en ne rien prenant; & l'aliment n'étant pas ce qui ne nourrit pas, ainsi que son terme le porte, & Hippocrate l'assure *lib. de aliment.* Ce qui peut être tel, est en ce tems calamiteux, rare, recherché, & fort cher, & les pauvres sont par là necessitez de prendre pour alimens des choses nuisibles, qui à peine pourront être digerez par leurs estomacs débiles.

Mais supposé que ces prétendus alimens le soient passablement, le chyle qui n'en sera que la créme,

retiendra de leurs mauvaises qualités, mêlé qu'il soit une fois au sang l'en rendra participant, & il pourra luy arriver par cét endroit un grand nombre de maux, dont le détail me paroit inutile à ce sujét, & en quelque façon impossible; puisqu'on ne peut s'imaginer, ce qui viendra en pensée à chacun de ces miserables de prendre de dommageable pour sa nourriture.

Je me contente de dire, que cette disposition de leur sang, comprent tout ce que j'ay cy-devant supposé necessaire, pour recevoir l'impression des rayons du Soleil & des au-

tres Aſtres, & en être brû-lé, faute de les pouvoir chaſſer par une loüable circulation, fermentation, & tranſpiration ſuffiſantes; & cela dautant mieux que ces ſqueletes vivans ſeront plus facilement enflammés, que les corps qui ont de l'humide; car on dit communement que la ſechereſſe eſt la lime de la chaleur & l'humidité la bride. *Siccitas lima caloris, humiditas frænum.*

Sur ce fondement, & la difficulté qu'il y a, pour ne pas dire impoſſibilité, que dans une ſechereſſe extraordinaire, la terre puiſſe donner que tres-peu d'humide à la petite quan-

tité de ses grains & fruits, il est constant que les rayons du Soleil & des autres Astres disposez comme il a été dit, dardans dessus & n'y trouvans presque rien qui puisse resister à leur action, ou la diminuer, comme peut faire une suffisante humidité, ils fairont une si grande & si violente impression sur les grains, & fruits, qu'elle s'y conservera même aprés qu'ils auront été cuits, digerez par l'estomac, changez en chyle, portez dans le sang, & qu'ils seront capables de lui communiquer suffisamment de ces parties du feu solaire, pour l'échaufer au commencement, le brûler dans

la ſuite, & produire par ce moïen des fiévres malignes.

Il ſemble qu'il n'y eût jamais rien de ſi outréque de vouloir, que le bled qui aura receu cette impreſſion, aïant été moulu, mis en pate, cuit au four, & avant que d'être introduit dans la maſſe, receu differentes formes, retient encore quelque choſe de cette impreſſion du feu du Ciel; capable de cauſer cette maladie. Mais pourquoi le pain qui eſt l'aliment ordinaire, & dont on mange plus que de tous les autres enſemble, ne pourra-t'il pas faire cét effét aprés avoir receu tou-

tes ces alterations, ensuite de l'impression des rayons des Astres, puisque nous sçavons, au raport du Docte Fernel, qu'un nombre de Chasseurs aïant tué un loup enragé, résolurent de s'en faire curée, accommoderent & assaisonnerent la chair de plusieurs façons, aprés l'avoir bien faite cuire, en mangerent, & deviendrent peu de tems aprés enragez. Lib. 2. abdit. rerum caus. cap. 14.

Il ne me sera pas difficile de prouver, que la rage de ce loup de même que celle des chiens, dont c'est une espece, est un effét de la Sideration de leur sang, & je le ferai voir clairement traitant de la

Contagion: mais cependant pour tirer de cette Tragedie, une preuve qui confirme ce que je viens de dire du bled, & qui persuade que nonobstant tous les changemens qui lui sont arrivez, avant que de passer dans le sang, il a peu, aïant une fois receu une violente impression des Astres, la lui communiquer, aprés toutes ces transmutations que j'ay specifié; je dois representer, que la chair, de ce loup aprés avoir été tué eu receut presque autant avant que de communiquer ce qu'elle avoit de malin à ceux qui la mangerent. Car il est seur qu'elle avoit été batüe,

rebatüe & comme moulüe par les chasseurs & les chiẽs, lavée, & relavée pour la nettoyer du sang, & des ordures, dont-elle devoit être couverte, puis salée, épicée & aromatisée; car ce n'étoit pas sans repugnance, & sans quelque crainte qu'ils se préparoient à la manger: & on ne manqua pas de la bien faire cuire, prétendant que le feu purifieroit tout; on en mangea peu, qu'elle faim que l'on eût, soit à raison de la crainte, soit parce que ce ne pouvoit pas être un mets fort agréable; & pourtant tous ceux qui en avoient mangé devindrent enragez, & la

plûpart moururent. Il eſt donc vray que cette chair malgré toutes les préparations ſuſdites, communiqua une ſuffiſante quantité de parties du feu des Aſtres à ceux qui la mangerent, pour leur ſuſciter la même maladie, qui avoit été cauſée à cet animal: donc les grains qui auront receu immediatement cette influence pernicieuſe des Aſtres, pourront cauſer des Fiévres malignes qui ſont un moindre mal que la rage.

Que ſi quelque Partiſan d'Ariſtote croit la choſe impoſſible, parce que ces alimens aïant changé de forme, doivent n'être plus

capables de cette action, se fondant sur ce, qu'à son avis, la forme seule est active & la matiere passive. Pour le tirer de cette erreur, sans m'engager à refuter cette opinion par mille raisons, que je pourrois écrire, je le prierai de considerer, que la cicorée, ou quelque autre herbe qui a été bien pilée dans un mortier, a entierement perdu sa forme, & rien de ses operations. Les saisons déréglées sont telles par le déréglement de quelques planetes, car quoique le Soleil ne puisse par aucune chose naturelle être déréglé dans sa course; que son accez

nous donne le printems, son approche l'été, son départ l'automne, & son éloignement l'hiver, ses écoulemens qui font cette difference des tems de l'année, peuvent être augmentez ou diminuez par les differens mouvemens des autres planetes, qui causeront à raison de leur influence plus ou moins prochaine & unie, suivant leur situation, plus ou moins de chaleur, & attireront quelquefois par là une abondance extraordinaire d'exhalaisons ou de vapeurs, qui dans la suite feront la matiere des grandes pluïes, & des vents violens d'une longue durée, & renverseront con-

ſequemment tout l'ordre des ſaiſons, pour ce qui eſt du chaud ou du froid, du ſec, ou de l'humide.

De ce deſordre, il faut neceſſairement qu'il en arrive dans l'œconomie du corps humain, n'étant pas poſſible que l'air reçoive des grandes alterations, ſans que la maſſe du ſang en ſoit participante. Elle en eſt continuellement viſitée, vivifiée, & en partie compoſée ; & partant l'air eſt ſi neceſſaire à la vie, que Varron a écrit que l'ame n'étoit autre choſe, que cét Element échaufé dans le poûmon, alumé dans le cœur, & répandu par tout le corps. Ce qui peut

être vrai en partie, puisque l'air sert de matiere à la composition des esprits du sang, qui sont l'ame vegetante & sensitive des animaux, comme la plus subtile partie des Elemens l'ame des plantes.

Le dénombrement des differentes maladies que causent les divers changemens des saisons n'est pas de ce fait, il me suffit qu'il en arrive à cette occasion ce qu'Hippocrate assure, Aphor. 1. lib. 3. *mutationes temporum potissimum pariunt morbos. &c.* L'expérience le certifie, j'en ai dit les raisons, & celles que j'ai de soûtenir qu'elles contribuent à la Sideration du sang, sont que

certaines planetes étans plus proches de la terre, ou l'une de l'autre que de coûtume, leurs influences feront plus fortes, puifque plus unies, ou plus voifines, & que jointes à celles du Soleil, & de quelque conftenation qui pourra y contribuer, il en viendra une affez grande abondance de parties ignées, pour brûler la maffe du fang: & cela dautant plus facilement qu'une fois qu'elles l'auront pénétrée, elles y feront toute l'impreffion neceffaire pour la Sideration, parce que dans la fuite le fang agité d'une maniere inufitée à raifon des alterations de

l'air, la partie ſpiritueuſe ſera par là diſſipée, la circulation imparfaite ou irréguliére, la tranſpiration moindre, & le feu celeſte agira avec toute liberté, pour cauſer des fiévres malignes.

Un grand nombre d'hommes tués dans quelque bataille ou choc, aïant verſé abondance d'un ſang fougueux, la plus ſubtile partie s'eſt d'abort exhalée & mélée à l'air ; & à raiſon de ſa diſpoſition à prendre feu, a facilement été alumée & brûlée par les rayons du Soleil, & ces parties une fois torrefiées, contenües dans les petits eſpaces de cet Element, &

par luy insinuées dans la masse du sang de ceux qui le respireront, seront d'une grande efficacité à y exciter une même adustion, qu'elles ont reçeu du feu Solaire, & à produire par conséquent des fiévres malignes.

I'expliquerai dans le Chapitre suivant, en traitant de la Contagion, la maniere dont ces parties adustes du sang peuvent brûler celui de ceux à qui elles sont communiquées; cependant je ne desavoüe pas, que la corruption de ces Cadavres ne puisse causer des fiévres putrides; mais je soûtiens qu'elles ne seront malignes,

que par la Sideration du ſang : qui pourra être la ſuite d'une grande effuſion, de la façon que je l'ai dit ; ou de ce que les particules qui s'éleveront de la diſſolution de ces corps, melées en ſuffiſante quantité à l'air, seront brûlées par les parties du feu du Ciel ; & à raiſon de l'analogie qu'elles auront avec le ſang humain, y produiront une alteration aprochante, qui ſera la cauſe des fiévres malignes.

Si nous quittons pour un moment la Phyſique, pour nous en tenir au Texte ſacré, nous ſerons forcés d'avoüer, que Dieu vou-

lant punir les hommes de leurs crimes, leur envoïe quelquefois la peste, ou des maladies qui en aprochent, pour les faire revenir à lui. Nous en lisons un exemple authentique dans l'Histoire de la Pénitence du Roy David, à qui il donna le choix de la peste ; de la guerre, ou de la famine, pour l'expiation de ses pechez, & que cét illustre Pénitent choisit le premier fleau, parce qu'il en pouvoit plus souffrir que des autres. Le Seigneur dit ailleurs, *Persequar eos in pestilentia, & dabo eos in vexationem.* Et le Prophéte Ezechiel au Chapitre cinquiéme

menace Ierusalem & lui prédit que Dieu le punira sans misericorde de ses impietés, & que la troisiéme partie de ses habitans mourront de la peste.

Ces menaces du Tout-puissant irrité contre la terre, s'éxecutent sans en rien emprunter, parce que comme tout a contribué à l'offenser, tout lui est odieux; & il se sert de ce qui lui est plus proche & sans tache, du Soleil & des autres Astres, & non de ce qui est renfermé dans les entrailles de la terre, de l'arsenic ou des autres poisons, dont les hommes se sont servis, pour s'en-

poiſonner les uns les autres, & ont par là commis mille & mille abominations.

Je crois même pouvoir avancer, ſans que l'on doive m'accuſer, d'avoir voulu trop avant foüiller dans les ſecréts de la Sageſſe infinie; qu'elle ne voudroit mettre en uſage pour ſe venger de leurs crimes, les mêmes choſes qu'ils ont emploïé pour les commettre. La raiſon de cela eſt qu'ils croiroient déſlors leur perfidie ſuffiſamment autoriſée, & ſans reproche; & Dieu qui ſçait que les méchans ſe font dés loix particulieres, pour oppoſer aux remors inte-

rieurs de leurs consciences, & s'entretenir avec quelque espece de repos dans le crime, veut leur ôter tout le prétexte qu'ils pourroient tirer de ce qu'il fait à leur égard.

CHAPITRE III.

Signes des fiévres malignes. Explication de la Contagion, par la Sidération du sang, & à ce sujét, de la Rage, & de l'Hydrophobie.

LEs fiévres malignes paroissent rarement dans leur commencement être aussi dangereuses qu'elles le sont, leur chaleur est si

moderée, & le pouls de ces malades approcha tant du naturel, qu'à peine sentent-ils avoir la fiévre : mais comme on les voit assoupis (quoi qu'ils ne dorment que fort peu) que leur langue est souvent seche & noire, qu'ils se plaignent d'ailleurs d'une douleur à la teste, & par tout le corps, d'une oppression, ou difficulté de respirer, d'un épuisement de leurs forces, qu'ils ont avec cela des inquietudes continuelles, & que ces symptomes ne sçauroient provenir de la fiévre, qui se presente, si elle n'étoit produite d'une cause extraordinaire ; on soupçonne avec raison la

malignité ; & l'on eſt dans la ſuite perſuadé que tous ces accidens en ſont les effets ; parceque le délire ſurvient, qu'il paroit des taches rouges & noires, des parotides & des bubons, que pluſieurs ſont en même tems attaqués du même mal, qu'il en meurt plus qu'il n'en échape, & que ces maladies ſe communiquent de l'un à l'autre.

Il y en a du même caractére qui ne ſont pas ſi cachées, & ſe montrent du premier jour, avec beaucoup plus de violence : la chaleur eſt brulante, la fiévre vehemente, les forces diſſipées, la douleur de teſte intolerable, les veil-

les continuelles avec délire, la soif inextinguible, la langue est seche & noire; & ces symptomes sont souvent suivis d'hémorragies, de vomissemens, de sincopes, de taches, exanthemes, & autres marques par tout le corps, les urines sont variables, rouges, blanches, troubles cruës, les charbons s'y font voir & sentir, & ces fiévres sont comme les premieres, populaires, pernicieuses, & contagieuses.

Tous ces symptomes sont communs à la peste, aux fiévres pestilencielles, & malignes, & ne sont dissemblables de l'une à l'autre que par leur vehemen-

ce, de même que ces maladies ne different qu'à raiſon du plus ou du moins de la ſideration du ſang. Leur explication me paroit neceſſaire pour l'éclairciſſement & confirmation de mon ſiſtéme, & je commence par la Contagion, comme l'inſéparable & plus remarquable de tous.

J'entens par la Contagion une communication de la maladie d'un animal à l'autre, par l'introduction des miaſmes d'un corps à l'autre, au moien de la reſpiration, attouchement ou inſenſible tranſpiration, & cela ou immediatement, ou en dépoſant des particules inſenſibles de l'in-

fection, en quelque ſubſtance, d'où elles ſoient en ſuite inſinuées dans le corps de celui, à qui la maladie doit être communiquée. Ainſi Pierre attaqué d'une fiévre peſtilencielle, ou de quelque autre maladie contagieuſe, pourra la communiquer à Jean, ou par ſon ſoufle, ou par l'inſenſible tranſpiration, s'il s'en approche de fort prés, ou par l'attouchement, s'ils ſe touchent l'un l'autre; & il pourra ſe faire encore, que le mal ſe communiquera à ce dernier, s'il s'eſt fait un uſage dans le tems de la maladie, ou peu aprés la mort du premier, de quelque linge, habit ou

autre chofe , qui lui aura fervi dépuis qu'il dévint malade , & qui aura été propre à recevoir, & retenir les miafmes qui exhaloient continuellement de fon corps. Pour me rendre plus intelligible, j'ajoûterai que par l'infpiration nous recevons prefque à tout moment avec l'air les corpufcules étrangers qui fe font infinuez dans fes petits efpaces, & que par l'expiration nous y en renvoïons qui replacent, ce que nous en avons receu : mais lorfque l'air qui eft pouffé du poûmon d'un animal malade eft d'abort attiré par l'autre; cét air farci des miafmes qui fortent du pre-

mier corps, fait une plus violente action dans le second, parce qu'il y apporte un plus grand nombre de parties infectes du premier, que s'il avoit eu le tems de s'étendre & se méler avec d'autres parties de cét Element ; car en ce cas, les parties insensibles de l'infection auroient éte dispersées & mélées avec d'autres differens corpuscules & exhalaisons, qui par cette division auroient diminué leur action.

Touchant l'insensible transpiration & attouchement, je dis que par les pores il sort de nos corps & des autres animaux, une grande abondance de cor-

puſcules, qui juſqu'à une certaine diſtance du corps d'où ils ſortent, ſont aſſez unis pour faire une grande impreſſion ; mais que pouſſez & comme chaſſez de la ſuperficie par ce qui en exude inceſſamment, ils ſe mélent neceſſairemẽt à l'air, & ne ſont dés lors plus capables d'une ſi grande activité. C'eſt pourquoi nous recevons par l'attouchement d'un corps, une plus grande impreſſion des parties inſenſibles qui en ſortent, parce qu'elles s'inſinuent en nous avec plus d'union, & y font par conſéquent plus de force.

Toutes les maladies contagieuſes ſe communiquent

de cette maniere ; & si je ne specifie pas ce que chacune envoïe de particulier pour cela ; c'est parceque mon dessein n'est pas de parler presentementde toutes, mais seulement des fiévres malignes, & par raport à elles, de la peste & fiévres pestilencielles. Ie dis donc que par la méme raison, que le sang brûlé par l'ardeur du Soleil & des autres Astres cause ces maladies, les miasmes ou particules infectées de ce sang, insinuées en suffisante quãtité dans un autre, d'ordinaire oleagineux & souvent visqueux, se méleront facilement à ses parties, par leur analogie s'y atta-

cheront, les brûleront, aprés elles d'autres, & consecutivement le tout ; plus ou moins vite, à proportion de leur activité, & de la disposition de la masse du sang, où elles auront été introduites, & causeront les mêmes maladies, si ces miasmes n'en sont promptement séparez, par une loüable fermentation, & transpiratiõ suffisante, tout de même qu'une petite partie de levain, mélée à une grosse masse de pâte, la rend dans peu de temps si semblable à elle même, que ce qui en sera séparé, pourra produire le même effét dans une autre que le premier levain dans celle-là.

Cette contagion du ſang brûlé par l'ardeur du Soleil & des autres Aſtres paroît extérieurement, dans les Charbons, qui en tirent leur origine, & font des tumeurs contagieuſes, lors même qu'ils ne ſont pas ſymptomes des fiévres malignes : car quoi qu'il n'en exhale que peu de miaſmes ou particules infectées, parce que l'eſcarre s'oppoſe à leur iſſuë ; ceux qui en ſont attaquez ne laiſſent pas d'en infecter ſouvent d'autres : combien donc plus fortement le ſang brûlé, qui cauſe les fiévres malignes le pourra-til, puiſque ſans aucune diſcontinuation, il en

exhale un nombre presque infini de ces parties infectées, par l'expiration & la transpiration.

Vouloir nier que les charbons qui paroissent sans fiévre soient contagieux, est aller contre l'expérience, qui nous fait voir qu'ils sont tels, pourveu qu'ils soient assez considérables, pour communiquer une suffisante quantité de leurs miasmes; & pourquoi ne le seroient-ils pas d'eux mêmes : si, comme l'on n'en peut douter, ils sont faits d'un sang brûlé, d'où il exhale toûjours quelque chose de pernicieux, puisque les parties d'un sang moins

brûlé (tels qu'eſt ſouvent celui des moutons) arrêtées à leurs toiſons, ſeches & arides, ſont capables de produire ces tumeurs, & qui plus eſt, des fiévres malignes, peſtilencieles, & la peſte même à ceux qui les touchent.

Car on ne ſçauroit donner d'autre raiſon, de ce que ceux qui touchent des toiſons ſeches, principalement celles qui ſont aportées d'Afrique, ſont ſouvent infectées de ces maladies, ſinon que les parties ſubtiles ou exhalaiſons du ſang de ces animaux, extrémément échaufé ou brûlé, par l'ardeur du Soleil, ont été par la fermen-

tation pouſſées juſqu'à la peau ; & n'aïant pû la pénétrer pour ſortir, à cauſe de ſa denſité, elles s'y ſont arrêtées, & attachées à ce qu'il y a eu de graiſſeux, & là conſervées comme le feu au bitume ; de ſorte que ceux qui les préparent, en les touchant, frotant, & battant, reçoivent aiſément ces corpuſcules qui en ſont excitez. Et ceux qui gardent en Quarantaine, les toiſons aportées de Barbarie ou d'autres endroits d'Afrique, reçoivent de même par le moïen de l'air, les miaſmes qui en exhalent, & qui à raiſon de la quantité qui en eſt introduite dans la

masse de leur sang, peut produire des fiévres pestilencieles & malignes, à proportion de la Sideration qu'elles y pourront causer. Et s'ils ne peuvent faire un si grand effét, parce qu'ils sont en trop petit nombre, elles seront entiérement chassées de la masse du sang, si la fermentation & la transpiration sont telles qu'elles doivent être.

Que s'il arrive néanmoins que ces miasmes poussez du dedans à la superficie, où il ne se fera qu'une fermentation mediocre & insuffisante pour les en tirer, soient assez unis & en assez grand nom-

bre ; ils brûleront la partie où ils se trouveront, & exciteront un Charbon, qui sans être accompagné d'aucune fiévre maligne, aïant une fois brûlé le sang qui sera porté pour la nourriture de cette partie s'il en exude en suite une assez grande abondance de miasmes, pour se communiquer à d'autres personnes dont le sang soit dans la disposition qui a été specifiée, ils produiront, sans doute, en elles d'autres Charbons.

On voit même souvent, que les laines séparées de ces peaux, nonobstant la précaution de les exposer long-tems à l'air, excitent

aprés des Charbons à ceux qui les nettoïent : parce qu'elles retienent encore aprés la Quarantaine des miaſmes de ce ſang brûlé. On voit auſſi que les laines quoique teintes & travaillées, ſont plus propres à recevoir les miaſmes de la peſte, & de les introduire dans les corps de ceux qui en ſont revêtus, que toute autre ſubſtance ; c'eſt comme un vieux tiſon qui brûle à l'approche du moindre feu, & communique tres-facilement ſa chaleur, parce qu'il n'eſt rien d'aſſez ſolide dans ſa compoſition, pour en arrêter les parties, & les empêcher de

ſe porter d'un corps à l'autre.

Pour faire voir des effêts plus ſurprenans de la Contagion qui vient de la Sideration du ſang, diſons quelque choſe de la Rage des chiens, que l'on ne peut revoquer en doute tirer ſon origine de l'incendie du ſang de ces animaux, par l'ardeur du Soleil & des autres Aſtres, puiſqu'ils ſont ordinairement attaqués de cette maladie, dans les grandes chaleurs, ſingulierement dans la Canicule, & que les ſymptomes en ſont la fureur, les veilles continuelles, une ſoif que rien ne peut éteindre, aïant toû-

jours la gueule ouverte, quoi qu'ils ne puiſſent boire, par l'horreur & crainte qu'ils ont de l'eau & de toute choſe liquide: en ſorte que la plûpart des Auteurs diſent que le ſang de ces animaux eſt torrefié ; & Capivaccius appelle la Rage *inquinamentum cinerulentum*, voulant exprimer par ce terme, que le ſang eſt ſi fort brûlé, qu'il eſt preſque réduit en cendres.

Pour le prouver par l'expérience, cét Auteur dit que le cadavre d'un Moine qui étoit mort hydrophobique, aïant été ouvert, on trouva le pericarde ſans aucune humidité, & une partie de cette membrane

abſolument brûlée, & reduite en cendre; ce qu'il aſſûre avoir été fait par ce feu vénéneux. Et de toutes les maladies Contagieuſes, rien n'aïant été écrit de ſi violent, de ſi ſurprenant, ni de ſi pernicieux, que ce que nous liſons, dans les livres des plus illuſtres Médecins qui ont écrit de la Rage; il me paroit neceſſaire d'en inſerer ici quelques Obſervations; pour achever de démontrer la verité de ce que j'ai dit, touchant la cauſe de la Contagion dans les fiévres malignes.

Lib. de morb. contag. p. 170. Palmarius raconte qu'un païſan extrémément tourmenté de la Rage, recon-

noiſſant qu'il n'avoit de vie que pour quelques momens, ſupplia ceux qui le tenoient attaché, de lui permettre de donner le dernier baiſer aux enfans qu'il alloit quitter, ce qui lui aïant été accordé, il mourut un moment aprés; mais choſe étrange ! au bout de ſept jours, ces miſerables enfans fûrent attaquez de la Rage, & moururent avec le même tourment que leur pére.

Il eſt écrit dans les Obſervations d'Eſaïe Meiſchner, qu'un jeune Gentilhomme aïant par hazard trouvé ſous un lit une épée cachée, dont on avoit tué depuis pluſieurs années un Lib. de Obſerv. propr.

chien enragé, ce jeune-homme demanda instamment qu'on la lui donnât, & lui aïant été accordée, voulant nettoïer & polir cette arme, qui étoit couverte de roüille; & s'étant fait inopinément en y travaillant une legére plaïe à un doit, il en dévint peu aprés enragé & mourut.

Observ. Chirurg. centur. 1. obser. 86. Fabrice Hildanus fait mention d'une Dame, de laquelle un chien enragé aïant pris la jupe avec les dents, plusieurs fois secoüée & déchirée; sans néanmoins lui avoir fait la moindre égratigneure, le chien s'étant ensuite enfui, & elle ignorant, qu'il

fût enragé, voulant raccommoder sa jupe, coupa pour cét effét avec les dents, comme les Couturieres font ordinairement, quelque filet qui en étoit separé, resta trois mois sans aucun mal, dévint ensuite peu à peu mélancolique, fût aprés tourmentée de craintes, de visions, & d'imaginations terribles, eut enfin aversion, & horreur de l'eau & du vin, & le mal en vint à cette extrémité, qu'elle aboyoit comme un chien, mordoit tantôt un domestique, tantôt l'autre, & finit ainsi misérablement ses jours.

Je pourrois par un grand

nombre d'autres Observations, prouver la violence & l'efficacité de cette Contagion, provenant d'un sang brûlé de ces animaux, par le feu du Soleil & des autres Astres ; mais, à mon avis, ces trois suffisent, & je ne prétens pas grossir ce Traité des écrits d'autrui. J'expliquerai dans la suite de ce Chapitre les effets surprenans de cette Contagion, dans les exemples cités, je dois auparavant répondre à une difficulté qui peut m'être proposée sur ce sujet.

Si la Rage des chiens vient (me dira quelqu'un) de ce que leur sang est brûlé par les Astres, &

que la cauſe de la peſte, des fiévres peſtilencieles & malignes, ſoit auſſi la Sideration du nôtre, par leur ardeur ; d'où vient que les ſymptomes de ces maladies ſont ſi differens de ceux de la Rage, lors qu'ils ne devroient differer que du plus ou du moins de vehemence, à proportion de la plus forte ou plus foible Sideration ? comme il arrive dans ces trois dernieres maladies ; ou pour le dire plus précisément, d'où vient que dans la peſte, les fiévres peſtilencieles & malignes, les malades ne ſont pas hydrophobiques ? & que ceux la n'ont pas des charbons, des

bubons, & autres signes des fiévres pestilencieles? S'il est vrai que ces maladies soient produites d'une même cause, plus ou moins violente.

Je répons que le sang du chien est beaucoup plus sulfureux, visqueux & plus susceptible du feu que celuy de l'homme; quoique plus grossier, en sorte qu'il est dans le temps de la Rage de cét animal, devenu comme resineux par la combustion: & les parties de ce qui est tél de soi ou par accident, estant d'une si étroite liaison des unes aux autres, qu'à peine s'en peuvent elles séparer; tres-peu

seront portées çà & là pour sortir par les pores, par le moien de la fermentation & de la transpiration : mais dés que la masse du sang aprés l'impression du feu du Ciel aura été enflamée, ce qui aura, sans doute, commencé dans le cœur, l'embrasement s'y augmentera de plus en plus par la force de ses levains, & les fumées en seront sans cesse poussées déhors par l'expiration, tous les miasmes de ce feu vénéneux sortiront conséquemment par là, ou, s'il se peut, par quelqu'autre endroit, qu'ils ne pourront y laisser aucune marque, moins encore exciter quelque tumeur. Et

les hommes qui auront été infectés de ce vénin, ou par la morſure du chien, par l'attouchement de la bave, ou autrement, avant que d'être réduits à cet état, leur ſang déviendra cõforme à celui de cet animal, & à cauſe de ſa grande viſcoſité, rien n'étant porté à la ſuperficie, il n'y paroîtra aucunes marques ni tumeurs, comme dans les maladies peſtilencieles, ou malignes, où le ſang n'eſt pas ſi torrefié; c'eſt pourquoi il en exude par les pores un nombre infini de particules, dont quelques unes s'arrêtent à la ſuperficie, & y cauſent ces marques & ces tumeurs;

ainſi qu'on verra dans le Chapitre ſuivant.

Pour rendre raiſon de ce que l'Hydrophobie n'eſt pas un ſymptome des fiévres peſtilencieles, & malignes, quoique dans toutes ces maladies le ſang ſoit brûlé par le feu des Aſtres, je me vois obligé de faire une plus longue digreſſion, que je ne me l'étois propoſé; mais peut-être ne ſera t'elle pas déſagreable, puiſque j'eſpere d'éclaircir ce qui juſqu'à preſent a été ſi obſcur, qu'on n'a oſé entreprendre de l'expliquer phyſiquemẽt. Galien trouve même à redire, que Pelope ſon Précepteur l'ait voulu faire par des cauſes

Lib. 2. de ſimpl. medicam. facult.

manifestes, & l'accuse de vanité & d'ambition: quoiqu'il me semble (avec le respéct que je dois à la mémoire d'un si grand Homme) que c'est trop legérement blâmer son Maître, & qu'on doit avoir au contraire obligation à ceux qui fatiguent leur esprit pour découvrir ce que les autres n'ont pû faire.

Je ne m'arrête pas à combatre l'opinion de ceux, qui ont écrit que l'Hydrophobie procede de ce que ceux qui en sont attaquez, s'imaginent voir dans l'eau ou tout autre liqueur, l'image du chien qui les a mordu, & l'ont par conséquent en horreur : cette

ſuppoſition a été amplement refutée par Sennert, & par *Petrus Salius Diverſus lib. de affectib. ab aliis Pract. non exhibit. cap.* 19. & je ne la regarde que comme un conté de femme. Inſtitut. Med. lib. 1. part. 3. ſect. 1.

Pour l'explication de cet éffroïable ſymptome de la Rage, je dis que quand elle eſt venüe juſqu'à cet excez, le ſang de celui qui en eſt tourmenté eſt comme reſineux, qu'aïant pris feu, rien ne lui eſt ſi nuiſible que l'eau, ou quelque autre liqueur; & que le malade connoiſſant par expérience le dommage qu'il en recevroit, s'il en bevoit, l'apprehende & l'a en horreur.

Pour faire voir, que le ſang du chien de viſqueux qu'il eſt naturellement, dévient dans la Rage comme reſineux, je n'aurois beſoin que des Obſervations que j'ai cy-devant raporté de Meiſchner, Palmarius, & Fabrice, puiſqu'on ne peut rien s'imaginer de ſi gluant, que ce qui reſtoit du ſang de l'animal enragé, attaché à cette épée dont ce jeune homme ſe fit cette légére plaïe à un doit; car ſi ç'avoit été de la poix, du goudron, ou du glu, la pouſſiere ou la roüille dont cette arme étoit couverte, auroit aprés pluſieurs années diminué, ſans doute, leur viſcoſité, & tenacité;

mais cela ne peut rien rabatre de celle du ſang de cet animal, puiſque les parties s'attacherent ſi facilement, & intimement à celui de ce jeune Gentilhomme. Et ce païſan dont parle Palmarius, par ce dernier baiſer qu'il fit à ſes miſerables enfans, leur laiſſa à tous des miaſmes de ce ſang gluant, qui s'attacherent ſi fort au leur, que ne pouvans en être ſéparés, ils l'infectérent, ou pour mieux dire, le brûlérent, & leur communiquérent par ce moien la Rage. Enfin Fabrice Hildanus par l'Hiſtoire de cette Dame fournit un exemple, qui démontre qu'il ne fût ja-

mais rien de si gluant, rien qui s'attache si facilement au sujét, & qui s'en sépare avec tant de peine, que le sang du chien enragé, ou ses miasmes ; puisque la bave de celui qui déchira la jupe de cette femme, en retint encore assez aprés tous les mouvemens & secoüemens, & le fil qu'elle coupa avec les dents en aïant été moüillé, & elle y aïant touché des lévres, & possible de la langue, les miasmes ou corpuscules vénéneus, s'insinuérent par les pores dans les vaissaux capillaires, & de là plus avant dans la masse, & y adhérerent si fortement, qu'ils la réduisirent insensiblement

ſiblement aprés trois mois de temps, au même état que celle d'où ces particules étoient ſorties. N'en doutons pas, puiſque cette malheureuſe Dame abboyoit & mordoit tout comme un chien. Je prouve par d'autres raiſons que le ſang du chien eſt ordinairement viſqueux, parcequ'il eſt composé de beaucoup de ſoufré, de peu d'eſprits, de quelques parties ſalines, & tres-peu d'humide; & je ſoûtiens que cela eſt ainſi; parce que *ex iiſdem conſtamus quibus nutrimur:* Or cét animal ſe nourrit communément de charognes, d'os, de méchant pain, & des excremens des

hommes, ce qui ne ſçauroit produire qu'un chyle propre à faire un tel ſang; & en effét, il eſt ſenſiblement gluant, & ſent mal. Ceux qui en ont ouvert pluſieurs en vie, ſçàvent que quelles précautions que l'on prenne, les mains ſont quelques tems infectées de cette mauvaiſe odeur, & les autres chiens qui la ſentent vont abboyant apres eux. La graiſſe de cet animal eſt d'ailleurs, au ſentiment de Schroderus, plus chaude que toutes les autres; ſes excremens fort ſecs, & les propriétés que le même Auteur reconnoit en eux, marquent aſſez quels ſont

Pharm. Med. Chy. lib. 1. claſ. 1, artic. VIII.

les principes de ce, d'où ils ont été ſeparez.

Outre ces raiſons nous voïons que le chien eſt diſpoſé à s'irriter facilement, à veiller & agir beaucoup, qu'il eſt extrémément vorace & digere les os, ce qu'il ne ſçauroit executer, quelle quantité de parties ſalines que l'on voudroit raiſonnablement ſuppoſer dans ſa ſalive, & les diſſolvans de ſon eſtomac, ſi une chaleur extraordinaire ne concouroit à cette opération. Et cette chaleur n'étant entretenüe que par l'abondance du ſoufre, & tout ce qui eſt ſulfureux étant à proportion viſqueux, il eſt évi-

dent que le ſang de cet animal l'eſt naturellement beaucoup : & le peu d'humide de cette maſſe étant conſommé par l'ardeur violente des Aſtres, cette grande quantité de ſoufre, s'uniſſant par conſéquent plus étroitement avec le peu d'eſprits & les parties ſalines & terreſtres, il faut neceſſairement qu'il en reſulte un ſang extrémément gluant, & comme reſineux.

J'appuye cette vérité, en expliquant ſuccintement, l'action des remédes dont on ſe ſert pour garantir de la Rage, ceux qui ont été mordus par quelque animal enragé. Les trois principaux & ſpecifiques ſont

le bain de la mer, le cautére actuel, que les uns appellent *Clef de S. Pierre*, les autres *de S. Hubert*, & la cendre des écrevisses de riviere, prise l'espace de quarante jours.

Le bain de la mer agit efficacement, en introduisant quantité de parties aqueuses & salines dans la masse du sang; les aqueuses en deffendent l'entrée à celles que l'animal a laissé dans la plaïe qu'il a fait; car comme ces corpuscules vénéneux sont visqueux, ou resineux, de même que le sang d'où ils sont écoulés, & que les parties aqueuses & visqueuses sont reciproquement immiscibles,

& impénétrables lorſqu'il y a dans le ſang une ſuffiſante quantité des aqueuſes, les autres ne ſçauroient ſe faire paſſage à travers, & les parties ſaines qui ont été en même tems introduites, reſiſtent encore puiſſamment à l'incendie: ſi bien qu'il n'y a rien à craindre, pourveu qu'on ait recours à ce remede, avant que les parties reſineuſes de l'animal enragé, aïent fait du progrez dans le ſang de celui qui en a été mordu. Mais par contre, s'il arrive qu'on ait differé d'aller ſe baigner à la mer juſqu'à ce que ces miaſmes vénéneus aïent ſucceſſivement, des unes

aux autres parties de ſang, alumé le feu dans toute la maſſe, ce ne ſera plus un reméde, les parties aqueuſes de la mer ne feront plus à tems d'empêcher cet incendie; & bien loin d'éteindre le feu, l'augmenteront par les raiſons que je donnerai dans la ſuite de ce Chapitre.

Le cautére actuel doit être appliqué profondement à la partie morduë, l'eſcarre emportée dez le lendemain avec un inſtrument tranchant, ſans attendre la chûte, & l'ouverture entretenuë, du moins pendant quarante jours; appliquant deſſus durant ce tems là des cardiaques,

que la malade doit auſſi prendre intérieurement.

Pour diſſoudre, & faire évaporer les parties reſineuſes du ſang brûlé de l'animal enragé, qui ont été introduites dans la partie mordue, il ne faut pas moins que du feu, encore faut-il qu'il ſoit fort ardent, dit Galien; car rien autre n'eſt capable de faire cette diſſolution, & procurer cette évaporation. Et il faut le faire pénétrer auſſi avant qu'il eſt poſſible, eû égard à la partie, & le tems qu'il y a que la morſure a été faite; crainte que quelqu'une de ces parties reſineuſes ne reſte. Il faut par la même raiſon ne

Lib. de Theri. ca ad Piſonem.

pas attendre la chûte de l'escarre, máis l'emporter promtement, & tout ce qui la touchoit, de peur qu'il n'y demeure quelqu'une de ces parties vénéneuses au dessous, ou à côté; & l'on doit enfin entretenir cette ouverture, du moins l'espace de quarante jours, pour faire sortir par la supuration, jusqu'à la moindre particule, qui pourroit avoir été touchée, par celles de cette poix vénéneuse. Si quelqu'une de ces conditions manque, il n'est pas seur que ce reméde soit profitable, témoin Fabrice Hildanus, en la personne de la fille de Sebastien Cuisi-

nerus, dont il fait mention au lieu ci-cessus cité.

Les *cendres d'écrevisses de riviere*, dont il faut prendre chaque matin une petite cuillerée pendant quarante jours, pour prévenir la Rage, est un reméde que Galien avoüe avoir apris d'Eschrion Empirique.

Tout le monde sçait qu'il n'est rien de si efficace, pour éteindre le feu pris à quelque matiére resineuse, que de jetter des cendres dessus, & qu'il n'est rien qui puisse si sûrement empêcher qu'il ne se prenne à quelque chose de semblable, que d'y en méler une suffisante quantité. Et s'agissant dans cette occasion

d'éteindre les parties resineuses, que l'animal a introduites par sa morsure dans la partie, & qui de là pourroient s'insinuer plus avant dans la masse, & la changer en substance semblable à la siene, il est seur, que si l'on peut suffisamment introduire des cendres dans le sang, dont on apprehende l'incendie, elles resisteront puissamment à l'action de ces parties resineuses alumées, empêcheront qu'elles ne brûlent, ni altérent celles où elles seront mélées, & éteindront encore les autres.

Afin que le sang en puisse recevoir la quantité né-

cessaire dans sa substance, il faut que les cendres soient subtiles & légéres, & qu'elles n'aïent ni acrimonie, ni chaleur ; les écrevisses rafraichissent, humectent, arrêtent la ferocité des esprits, & l'on trouve uniquement dans leur cendres toutes les qualitez requises. Elles doivent être subtiles, pour boucher, sinon absolument, du moins assez, les porositez & vacuités du sang, pour s'opposer par ce moïen à l'introduction des miasmes du feu vénéneux : légéres, pour n'être pas un obstacle à la fluidité, à la circulation, & fermentation du sang, comme il arriveroit,

s'il étoit rempli de cendres grossiéres ; & elles doivent être exemptes d'acrimonie & de chaleur, parce qu'elles y exciteroient autrement des fermentations, & irritations extraordinaires, à proportion de ce qui seroit contenu dans la masse ; qui subsisteroient, jusqu'à ce qu'elles en fussent separées ; & il seroit par là impossible, que la quantité nécessaire s'y trouvat jamais ; outre que par ces mouvemens violens, la partie spiritueuse du sang, pourroit être encore dissipée, & les miasmes vénéneus agir plus vigoureusement.

Pour preuve de la secon-

de proposition, qui est que ce sang resineux étant allumé, rien n'est si nuisible au malade, que l'eau ou quelque autre chose liquide; je n'ay qu'à faire remarquer, que la resine qui boult dans un pot est enflammée, si on y verse une mediocre quantité d'eau, & que cette flamme augmente, si dans la veüe de l'éteindre on continüe de jetter dessus quelque liquide, parce que les parties de cette resine, qui étoient dispersées, & divisées par celles du feu, sont reünies par les parties de l'eau, qui pesent par dessus: car, comme je l'ay déja dit, les parties aqueuses & resineuses ne

ſe mélans pas, de l'union de ces dernieres, il s'en enſuit une plus étroite des parties ignées, & en elles mêmes, & auſſi les reſineuſes, d'où il faut néceſſairement, que l'embraſement augmente. Or le ſang viſqueux & comme reſineux de l'Hydrophobique, s'allumera tout de même de plus en plus, par l'eau ou quelque autre liquide qu'on lui donne ordinairement : car étant inſinuée dans la maſſe, & ne s'y mélant point, il y aura délors une plus intime union des parties reſineuſes & ignées: & la violence des ſymptomes, bien loin de diminuer augmentera à proportion.

D'où il est evident que rien ne lui sçauroit être si nuisible dans cet état, que ce qu'il craint si fort & a tant en horreur.

Pract. lib. 1. part. 2. cap. 16. Cela est confirmé par ce qu'en a écrit Sennert. Les Anciens, dit-il, recommandent le bain, & boire de „l'eau, & Celse écrit que „l'unique remède aux hydrophobiques, est de jetter „le malade sans qu'il s'en „donne de garde, dans quelque étang : & s'il ne sçait „pas nager, le laisser tantôt „boire, & tantôt le relever, „& continuer, en sorte que „malgré qu'il en ait, il se „saoule d'eau. Mais plusieurs „ont observé, que cela a „véritablement quelquefois

profité pour prévenir l'hy-"
drophobie ; quoique l'ex-"
périence a enſeigné à d'au-"
tres, qu'il ne faut pas s'en"
fier à ce reméde pour ſe"
preſerver de cette maladie;"
qu'il n'a non ſeulement de"
rien ſervi à ceux qui en"
ſont attaquez, mais leur a"
encore été préjudiciable,"
comme Celius Aurelien,"
& Avicenne l'enſeignent:"
Et la raiſon même ſemble"
le perſuader, parce qu'y"
aïant une ſi grande antipa-"
tie entre l'eau & ce venin,"
que les malades en fremiſ-"
ſent d'horreur à ſa veüe, à"
ſon bruit, ou à ſon mouve-"
ment, il eſt fort croïable"
que le mal s'irritera & aug-"
mentera par cette chûte &"

„ par cette boisson. Ce sont
„ les propres termes de Sennert qui me paroissent fort précis. Et si la raison, l'expérience, & l'autorité sont de forts arguments pour prouver quelque chose, il me semble que cette proposition l'est assez bien.

Touchant la troisiéme, qui contient que l'hydrophobique connoissant par expérience le dommage qu'il recevroit de l'eau ou de quelque autre liquide, l'apprehende & l'a en horreur : je dis que les hydrophobiques ne délirent pas, qu'il y en a au contraire, qui raisonnent parfaitement jusqu'au dernier moment ; & que s'ils s'effa-

touchent quand on leur presente de l'eau ou quelque autre des liquides, dont ils ont usé auparavant, c'est parce qu'ils ont souvent éprouvé, que leur mal en dévenoit pire, & reconnoissent que ce qu'on veut les obliger de prendre augmenteroit leur tourment, ce qui fait qu'ils le rebutent, & en tremblent, comme l'agneau tout privé de raison & d'expérience qu'il est, de la presence du Loup. Sennert & *Petrus Salius Diversus*, sans avoir pénétré la raison de la peine que l'eau cause à ces malades, ont convenu que l'aversion qu'ils en ont procede de ce qu'elle leur fait

ſouffrir par une certaine antipatie qu'ils n'expliquent pas : & pourquoi ces malades ſur les expériences précedentes qu'ils ont fait avant que le mal en fût venu à cette extrémité, ne reconnoitroient-ils pas que l'eau & les autres liquides peuvent l'augmenter, puiſqu'ils connoiſſent ce qui de leur part peut être communiqué de pernicieux aux autres ?

Je pourrois rapporter pluſieurs Hiſtoires qui certifieroient cette vérité, mais pour abbreger j'ajoûte ſeulement, ce que le même *Salius Diverſus* dit avoir veu, & expérimenté en quelques hydrophobi-

Loco cibato.

ques, qui prioient les affi- «
ftans de les bien tenir, de «
peur que s'ils échapoient, «
ils ne mordiffent quel- «
qu'un ; & les avertiffoient «
de ne pas approcher leurs «
mains, ou quelque autre «
partie, de leur bouche ; «
crainte qu'ils ne les prif- «
fent avec les dents, fans «
pouvoir fe retenir. Et il dit «
encore, que ces mêmes ma- «
lades s'affligeoient & gé- «
miffoient de leur mifére, «
fe plaignant qu'au com- «
mencement de la maladie, «
on n'y avoit pas apporté «
le fecours néceffaire, im- «
plorans au furplus la mife- «
ricorde du Tout-puiffant, «
lui demandans pardon de «
leurs pechés & la vie éter- «

nelle; Les termes de cet Auteur, que j'ai rapportez mot à mot, marquent combien ces malades étoient éloignez du délire, & font voir qu'ils étoient capables de connoître ce qui pouvoit leur être préjudiciable, aprés en avoir si souvent fait l'essai, & persuadent qu'ils ne l'avoient en horreur que par cette seule raison.

Sur cette hypothése je dis que l'hydrophobie n'est pas un symptome de la peste, moins encore des fiévres malignes, quoique dans ces maladies, le sang soit brûlé par l'ardeur des Astres; parceque le sang de l'homme, aïant beau-

coup plus d'humide & moins de ſoufre, que celui du chien, n'approche pas de la viſcoſité de l'autre : & le feu qui y eſt alumé par l'ardeur du Soleil, ne peut par conſéquent y cauſer une aſſez grande exſiccation, pour le rendre reſineux, & ne le pouvant dévenir, que quand les particules du ſang brûlé de cet animal, l'ont réduit dans un état ſemblable ; ce n'eſt pas merveille, ſi dans les fiévres malignes, l'humide qui eſt porté dans la maſſe du ſang humain, ne peut comme dans celui du chien augmenter l'embraſement : cét pourquoi l'homme n'en recevant au-

cune incommodité, n'apprehende ni l'eau ni les autres liquides, & les souhaite au contraire quelquefois, parce qu'il en reçoit du soulagement sur l'heure.

CHAPITRE IV.

Explication des autres Symptomes des fiévres malignes.

AIant prouvé que la cause des fiévres malignes est le sang brûlé par l'ardeur du Soleil & des autres Astres, & que la Contagion en dépend, me restant à expliquer le nombre

bre de differens ſymptomes, qui ſont tels, à raiſon des divers mouvemens, que le feu des Aſtres excite dans la maſſe : je crois qu'il eſt expédient de dire en faveur de ceux qui n'ont pas une ample connoiſſance des principes de Médecine, que le ſang eſt une liqueur composée de diverſes parties, dont il en eſt d'extrémément actives & ſubtiles, que l'on appelle par cette raiſon *Eſprits* ; qu'il en eſt d'autres qui lui ſont fort analogues, quoiqu'un peu plus craſſes, mais néanmoins facilement inflammables, qui ſont dites ſulfureuſes ; qu'il y a dans ce composé des par-

ties falines de differente façon, des aqueufes en abondance, & enfin d'autres plus groffiéres que toutes celles la, qui font pour ce fujet appellées terreftres.

Les Obfervations qui ont été faites fur l'analife du fang, rapportées par plufieurs Auteurs, & foûtenuës par de fi bonnes raifons, qu'on ne fçauroit en douter, font que je fuppofe la chofe, & dis que le feu des Aftres faifant impreffion fur la maffe du fang, rarefie & alume d'abort fa partie fpiritueufe, qui s'évapore trés-facilement; & qu'il y a une fi grande affinité, avec la par-

tie ſulfureuſe, qu'il eſt preſque impoſſible, que la premiere s'évaporant n'entraine avec elle une grande partie de l'autre. Que le ſang eſt dez lors comme deſanimé, & ſans mouvement; parceque ce qui reſte d'eſprit & de ſoûfre, joint aux parties ſalines, aqueuſes, & terreſtres, compoſent une maſſe lourde, & viſqueuſe, qui ne peut recevoir une grande fermentation, & dévient moins propre pour faire ſes actions ordinaires, à proportion de la perte qu'elle a fait de ſes premiers principes: & que le feu du Ciel agit avec plus de force, & d'efficacité,

aprés cette ſéparation, ſuivant qu'elle a été plus ou moins grande.

Quelquefois les particules de ce feu celeſte faiſans impreſſion ſur le ſang, en diſſipent la plûpart des eſprits, ſans que les parties ſulfureuſes s'exhalent, parce qu'elles ſont d'une groſſeur, par leur étroite union avec les ſalines & terreſtres,à ne pouvoir à la premiere attaque être évaporées, mais encore à peine diviſées. C'eſt pourquoi les parties du feu des Aſtres n'en détruiront en ce cas qu'une petite quantité, & ébranlans ou diviſans les autres, leur donneront un mouvement impetueux.

Cette hypothése de l'action du feu celeste sur le sang est évidemment prouvée par les effets dont je ferai le détail dans la suite; mais avant d'en venir là, je crois pouvoir persuader, que la chose se passe ainsi, par ce que nous voïons que fait le feu ordinaire à l'égard du vin.

Personne ne disconvient de la ressemblance qu'il y a de l'un à l'autre, non pas tant à raison de la couleur, que de leurs principes, & effervescences ordinaires à tous les deux : & rien n'est tant capable de faire exhaler la partie spiritueuse du vin que le feu ordinaire ; car nous voïons

qu'on réussit parfaitement à faire du bon vinaigre, en mettant un tonneau de vin dans une étuve, ou autre lieu prez du feu : ou en y plongeant plusieurs fois un fer ardent. La partie spiritueuse & la sulfureuse s'évaporent le plus souvent par ce moïen, sans aucune effervescence apparente, le vin pert sa force & sa saveur, & les parties salines exaltées aprés cette séparation, se font sentir à proportion de leur exaltation.

Il n'arrive pas toûjours, que ce feu introduit dans le vin fasse une si grande dissipation, tout celui qu'on a mis dans une étuve, ou

dans lequel on a paſſé & repaſſé un fer rouge de feu, pour le faire dévenir aigre, ne le dévient pas ; & on le voit au contraire, fermenter quelquefois impetueuſement pendant quelque tems, aprés cette introduction, & ne pas dévenir aigre aprés cette effervescence, mais ſeulement pouſſé.

Le feu des Aſtres agiſſant ainſi ſur le ſang, & en faiſant évaporer une grande partie des eſprits, on ne devra pas être ſurpris de voir aux malades un épuiſement des forces, un pouls foible, la chaleur fort moderée, & une diminution de toutes les fonctions : car

je redis encore que l'ame vegetante & sensitive ne sont que la plus subtile partie des esprits du sang ; & qu'il faudra necessairement, que de leur dissipation, il arrive une diminution de toutes les fonctions, & que les malades soient sans forces, & comme accablés. La chose est claire dans les syncopes, qui proviennent d'une subite interception ou dissipation de quelques esprits vitaux ; toutes les parties du corps déviennent froides & languissantes sur la mesure de ce qui a été dissipé, ou arrêté : demeurent en cét état, jusqu'à ce que les esprits aïent été

refaits, & déslors on revoit les signes de vie, partout où paroissoient auparavant ceux de la mort.

Ce que je dis des esprits touchant l'ame vegetante & sensitive n'est pas une chose nouvelle; car outre Critias & Empedocles, Hippocrate & Galien l'ont enseigné: Le premier de ces Princes de la Medecine dit que l'esprit seul est l'auteur de la vie aux mortels, & des maladies aux malades; *Spiritus mortalibus vitæ, & morborum ægrotis solus est autor.* Et dans un autre endroit du même Livre il dit que l'esprit est le tres-grand seigneur & auteur de tout ce qui arrive au Lib. de Flatib.

corps, *Spiritus maximus est eorum quæ corpori accidunt & autor & dominus.* Et Galien dit que l'esprit est la substance même de l'ame, ou son premier organe, *Spiritus aut ipsa anima substantia, aut primum ipsius organum est*: Et il dit ailleurs que l'esprit animal est la propre matiére de l'ame, *Spiritus animalis propria est animæ materia.*

Lib de utilitate respirat.

Lib. quod anim. mores corp. temp. sequantur.

Lors donc qu'outre l'évaporation de cette partie spiritueuse du sang, la sulfureuse sera aussi dissipée, la chaleur naturelle dépendant absolument de ces deux principes, sera diminuée sur la régle de leur évasion & le corps resteroit alors froid & lan-

guiſſant, ſi le feu Solaire agiſſant ſur les débris des eſprits & du ſoûfre, joints aux autres parties de la maſſe du ſang, n'excitoit en continuant de la brûler, une fermentation mediocre, & ſouvent irréguliére, qui ne ſçauroit par cette raiſon cauſer une grande fiévre, non plus qu'une grande chaleur.

L'aſſoupiſſement ordinaire aux fiévres malignes, ſans que les malades dorment, vient de cette diſſipation, en ce que la maſſe du ſang devenüe plus lourde & viſqueuſe, circule avec moins de facilité dans le cerveau, y reſte plus long-tems obſtruë par ce

retardement en quelque maniére les conduits ; & remplit la ſubſtance : & les eſprits animaux embarraſſés, & comme enchaînés, les fonctions animales ſont interceptées, & en deſordre, & l'aſſoupiſſement en eſt la ſuite. Ainſi le travail extraordinaire, un grand chaud, un grand froid, une trop grande évacuation, aſſoupiſſent les perſonnes, ſoit en conſommant, ou en évacuant, diſſipant ou émouſſant, la pointe des eſprits : & à plus forte raiſon, les fiévres malignes doivent produire cet effet, puiſqu'outre une grande diſſipation des eſprits, & de la partie

sulfureuse du sang, ce qui reste y est dans l'impossibilité de se mouvoir avec liberté ; & si cette influence des esprits empêchée, ne procure le repos aux malades, c'est parce que le feu des Astres continuant son action contre cette masse crasse & vesqueuse, en agite les autres esprits; & ce tumulte joint à l'interception, doit produire un sommeil interrompu & mêlé de mille troubles, qui ne sçauroient que fatiguer un malade, bien loin de lui être d'aucun soulagement.

Le délire vient aussi de cette dissipation des esprits ; car il en faut une

ſuffiſante quantité, pour la principale faculté de l'ame, & ils doivent être d'ailleurs dans un régulier & mediocre mouvement; & rien de tout cela ne pouvant ſe trouver dans ceux qui ſont attaquez des fiévres malignes; le délire eſt un des ſymptomes de ces maladies, qui dans un tems ou l'autre manque le moins à y joüer ſon role. C'eſt un fait d'expérience qui nous fait voir encore, que la plûpart des femmes aprés une évacuation, ou le jeune, capables de diſſiper quelques eſprits entrent dans le délire, ou diſent ne pouvoir dormir, parce qu'elles s'imaginent

mille fantômes, qui les empêchent. Mais les femmes à part, il est vrai qu'on ne raisonne pas si juste dans l'âge decrepit, & que la plus grande partie des moribons délirent ou disent des absurdités.

Il est aisé d'en donner la raison, c'est que les esprits qui restent sont aprés l'évasion des autres, moins contigus & unis, & par conséquent plus foibles, & par la moindre cause agitez, troublez, & mis en desordre: Et il est déslors impossible, que l'entendemẽt, la volonté, & les operations en dépendans, qui s'éxecutent par leur moïen, se fassent réguliérement

lorſqu'ils ſont en cét état: De ſorte que dans les fiévres malignes, aprés la diſſipation d'une partie des eſprits, la maſſe du ſang étant, comme il a été dit, continuellement agitée, ceux qu'elle contient ne pouvans être qu'en deſordre, le délire doit neceſſairement ſuivre.

La difficulté de reſpirer eſt un effét de la diſpoſition du ſang à la coagulation, aprés la diſſipation des eſprits : car circulant alors plus lentement, quoiqu'agité & pouſſé par le feu étranger, qui eſt adhérant à la maſſe, il eſt dans ſa carriere incommode, & pour ainſi dire, douloureux

à toutes les parties, en ce qu'il reste dans quelques-unes, plus long-tems qu'il ne doit, & les opprime en quelque façon, par exemple, le cœur & les poûmons, d'où vient la difficulté de respirer, & de cé, encore que les esprits animaux destinés au mouvement des muscles intercostaux, & du diaphragme, servans à la respiration, ont été en partie dissipez.

Les inquietudes & les douleurs viennent aussi de cette difficulté du sang à circuler; car on ne peut être en repos & n'avoir pas la respiration libre; & il est difficile que ce qui

doit vivifier & animer toutes les parties, les accable, & empêche de se mouvoir, & n'être pas dans des transes continuelles. Et pour ce qui est des douleurs dont les malades se plaignent, je pense que ce ne sont que les tristes sensations de pesanteur, dans toutes les parties, & de la violence que le sang leur fait en les traversant avec peine.

La langue est seche, & quelquefois noire, à cause des vapeurs qui sont poussées d'une masse visqueuse, alumée, & passent continuellement par la bouche, ou bien la déposition de quelques matiéres fuli-

gineuses, qui sont les suites & les restes de l'incendie du sang.

Les parotides & les bubons sont des symptomes evidens de la pernicieuse disposition du sang à se coaguler, & ces tumeurs viennent aux glandes des émonctoires, parce que l'humeur qu'elles reçoivent des nerfs, approchant encore de la nature du sang, d'où il étoit quelque tems auparavant sorti, & ce suc, devant, aprés qu'ils en ont tiré ce qu'il y avoit de plus subtil, (par le moïen d'une filtration dans ces glandes) revenir dans les veines, pour y recevoir une nouvelle élaboration ; devenu

crasse aprés cette derniere perte, de ce qui lui restoit de spiritueux, ne peut se faire passage par des conduits si étroits, & est contraint de rester dans ces glandes : & le sang qui est porté par les arterioles, & qui n'est gueres moins disposé à s'y arrêter, pour peu qu'il trouve d'obstacle dans sa route, ce premier suc l'embarassant pour son séjour, & tumefiant la partie, s'y arrête de même que l'autre, & font ensemble une tumeur considérable. Et le tout se passant dans des parties humides, avec une chaleur suffisante, ces tumeurs suppurent ordinairement, & n'arrivent

pas dans les autres glandes, parce que le suc qui est porté & filtré dans celles-ci, aprés cette élaboration doit retourner dans la masse, & restant dans les glandes est un corps étrange, qui renverse l'œconomie, & doit se corrompre. Et il en est d'autres, où les nerfs aïant porté quelque excrement, il en est mis déhors par des vaisseaux excretoires qu'elles ont à cét effét : comme sont les testicules, les mammelles aux femmes, les glandes maxillaires, &c. Enfin il en est d'autres dans lesquelles les mêmes tumeurs ne se font pas, parce qu'elles ont d'autres usages, & un different

commerce avec le ſang, ce qui feroit hors de propos de ſpecifier ici.

Les taches & les exanthémes qui paroiſſent à la ſuperficie de la peau, & qui ne different que du plus & du moins, ſont véritablement les particules du ſang coagulé ;] mais je ne puis me perſuader, que ce ſoit toûjours la ſuite d'une coagulation faite dans les vaiſſeaux capillaires, comme quelques uns l'aſſûrent, parce que s'il étoit ainſi, il ſeroit avantageux à ceux qui ſont attaquez des fiévres malignes, que ces taches diſparuſſent dans le cours de la maladie, apres avoir paru, dautant que

ce feroit une marque, que cette difpofition du fang à la coagulation feroit ou corrigée, ou dévenüe moindre, & leur nombre & grandeur devroit par conféquent augmenter, à mefure que la maladie: parce que la difpofition à la coagulation fe fait plus grande à proportion, & nous ne voïons pas que cela foit ainfi, au contraire ces maladies déviennent pires, lorfque ces taches s'évanoüiffent aprés avoir une fois paru.

Difons encore qu'il y a des fiévres malignes, où tous les autres fignes de la difpofition du fang à la coagulation paroiffent,

ſans aucune tache ni exanthéme ; & elles ſont evidentes en certains maux, où il n'y a aucune apparence, que le ſang ſoit diſpoſé à ſe prendre. Et par toutes ces raiſons, je crois que ces particules du ſang coagulé, qui font les tâches & les exanthémes, que l'on voit dans ces fiévres, ne ſont pas contenües dans les vaiſſeaux capillaires, mais bien par eux pouſſées de la maſſe du ſang à la ſuperficie du corps, avec quelques ſeroſités, ou autres matiéres vaporeuſes, que celles la paſſent par les pores à raiſon de leur tenuité, & les autres plus groſſiéres (puiſqu'elles ſont des parties

parties d'un ſang diſpoſé à ſe prendre) aprés avoir paſſé à travers le reſte du corps, ſont arrêtées à la ſurface des tegumens, à cauſe de la denſité de l'épiderme plus grande que celle des autres.

Pour une plus grande explication, je dis que le feu ſolaire agiſſant aprés la diſſipation d'une partie des eſprits & le ſoûfre du ſang ſur les reſtes de la maſſe, y excite une mediocre effervefcence, qui eſt ſuivie d'une évaporation de ſes plus tenües parties : mais comme elle eſt alors plus craſſe & viſqueuſe, ce qui en exhale eſt toûjours plus groſſier,

que ce qui en ſort dans l'état naturel par la tranſpiration ; & cette matiére vaporeuſe moins tenüe & même gluante, difficilement peut ſe ſeparer du ſang, ſans que quelques autres de ſes parcelles y ſoient adhérantes. De ſorte que le tout étant pouſſé juſqu'à l'épiderme, ce qu'il y a de plus ſubtil paſſe par ſes poroſités, & les particules du ſang qui ſont les plus groſſiéres y reſtent, & forment des taches plus ou moins grandes, & de differente couleur, à raiſon de la quantité & qualité de la matiére arrêtée.

Si cette diaphoréſe eſt conſidérable, il faut qu'un

grand nombre des particules du ſang ſoient portées à la ſuperficie du corps, qu'il y ait tout autant de taches ou exanthémes, & que s'il reſte ſuffiſamment des eſprits dans la maſſe, pour entretenir ſon mouvement ordinaire, & continuer par là cette tranſpiration, la maladie diminue, ou eſt entiérement terminée par ce moïen : parce que les parties du feu celeſte ſeront diviſées, diſperſées, & totalement diſſipées, ſi cette évaporation eſt ſuffiſante. Mais ſi aprés avoir commencé, elle ceſſe avant qu'elles aïent peu être chaſſées, parce que le ſang dévenu plus craſſe

aprés cette premiere diſſipation, manquera de mouvement pour l'entretenir, (ce qui pourra auſſi lui arriver de quelque reméde donné mal à propos) ces parcelles du ſang qui paroiſſoient à la ſuperficie des tegumens, inſenſiblement attenuées & rarefiées s'exhaleront ; & il ne paroîtra aucunes taches, les parties du feu du Ciel réünies dans la maſſe y fairont une plus vigoureuſe impreſſion, & acheveront d'en diſſiper ce qui reſte d'eſprits & de soûfre, néceſſaire à la conſervation de la lampe vitale.

J'ai ſouvent veu des fiévres malignes, ſans qu'il

parût aux malades aucunes taches ni exanthémes, quoique la difficulté de respirer, la petitesse du pouls, les inquietudes, & l'abbatement des forces s'y trouvassent ; parce que rien n'exudoit, & n'étoit porté du dedans au déhors ; & bien que le sang fût dans une grande disposition à se coaguler, aucunes de ses parties n'étans poussées à la superficie, aucunes taches ni exanthémes n'y paroissoient. Et j'en ai veu dans des fiévres intermittentes, qui ont parû par tout le corps aprés une grande sueur, sans qu'il y eût aucun soupçon de malignité, ni apparence que

le ſang fût diſpoſé à ſe coaguler ; ce qui démontre que les taches & les exanthémes ſont quelques parcelles du ſang pouſſées & arrêtées à la ſuperficie du corps ou épiderme, & non contenües dans les petits vaiſſeaux : & je rapporte trois Obſervations que j'ay fait ſur ce ſujet qui metront la choſe hors de doute.

Le R. Pere Silveſtre Capucin, aïant la fiévre quarte, je lui conſeilla de prendre une dragme de bonne thériaque diſſoute dans du vin, ſoir & matin pendant trois jours, à commencer le premier jour de l'intermiſſion ; il ſuivit ce conſeil,

ſua copieuſement le jour de l'accez, & eût le lendemain tout le corps couvert de taches rouges & noires, dont il fût épouvanté, mais je le raſſura, & lui dis de boire de bon vin un peu plus qu'il n'avoit accoûtumé : il fût quite de ſa fiévre ſans qu'il lui reſtat la moindre incommodité, ces taches diſpareurent dans deux ou trois jours, & ce bon Religieux vécut plus de ſix ans aprés.

La Demoiſelle MARIE ROUSSE femme du ſieur MAIRIOIS Maître Chirurgien de Frontignan, aprés quelques accez d'une fiévre double tierce, fût un jour alarmée de ſe voir

tout le corps marqué de taches rouges, aprés une ſueur qui avoit terminé l'accez; je l'aſſûra que bien loin que ce fût une fiévre maligne, comme elle l'apprehendoit, elle ſeroit quite des accez, & lui recommanda ſeulement de ſe bien conſerver, & de ſe tenir chaudement: ces taches ſe diſſipérent dans peu de jours, & il eſt vray que les accez ne reviendrent plus & qu'elle eſt encore en parfaite ſanté.

Au mois d'Aouſt dernier 1693. je fûs appellé pour ſecourir M. D'ALMERAS Seigneur de Mirevaux, attaqué d'une fiévre ſynoque ſimple cauſée par une

grande fatigue à la chasse aux perdreaux, qu'il avoit continué quelques jours, avec un autre Seigneur de place de ses voisins, nonobstant la chaleur extraordinaire de la Canicule. J'arriva sur les neuf heures du soir à son Château, & aprés l'avoir visité, on me rapporta qu'on lui avoit donné deux lavemens, & qu'il avoit été saigné deux fois: & le malade se plaignant, qu'il n'avoit pas dormi depuis deux ou trois jours qu'il étoit alité, je lui fis prendre un grain de laudanum dissous dans un verre d'eau de roüelle de veau, il dormit cinq à six heures, & s'éveilla avec

une sueur copieuse ; aprés laquelle il fût surpris de se voir en plusieurs endroits du corps des taches rouges, & me dit qu'il avoit eu quelques années auparavant une fiévre maligne à Toulon, & que ces taches qu'il avoit lui sembloient les mêmes que celles qui avoient accompagné cette autre maladie : je lui fis comprendre que ces dernieres n'avoient rien de mauvais comme les autres, & qu'elles ne marquoient aucune mortelle issue ; il fût en effet quitte de la fiévre ces taches s'évanouïrent, & dans la suitte il eût une fiévre intermittente, qui lui dura

quelque tems, sans qu'il y eût aucune aparence de malignité, ni de disposition au sang de se coaguler.

Je ne suis pas le seul qui a fait de semblables observations; *Hercules Saxonia* dit avoir veu une fiévre tierce intermittente avec des exanthémes noirs; & cela étant, je crois qu'on ne doutera pas que les taches & les exanthémes sont des particules du sang poussées de la masse jusques à l'épiderme, & non contenuës dans les vaisseaux capillaires; car il est difficile de concevoir que dans les fiévres tierces intermittentes, qui sont de toutes les moins dangereuses, le

Lib. 8. de Febrib. cap. 38.

ſang peut être dans la diſpoſition à la coagulation, qui eſt la plus dangereuſe de toutes celles qui peuvent lui arriver.

Dans ce miſerable état, le ſang ne fermentant qu'imparfaitemẽt, ne ſçauroit pouſſer, qu'une mediocre quantité de ſes miaſmes véneneus à la ſuperficie du corps, où diſperſés & en petit nombre, ils ne pourront exciter des charbons, comme il arrive, lorſque le feu des Aſtres aprés avoir diſſipé une partie des eſprits, ſans que la ſulfureuſe ſe ſoit exhalée, agit ſur cette derniere, & y excite une fermentation extraordinaire, qui doit

être ſuivie de grandes ſeparations de ſes miaſmes, & des accidens extrémément violens, dont Vvillis traitant des ſymptomes des fiévres putrides (qu'il veut être cauſées par l'incendie de la partie ſulfureuſe du ſang) a donné une ſi ample explication, qu'il ſeroit difficile d'y rien ajoûter, & inutile de le rapporter ici. Et pour les charbons en aïant aſſez écrit au Chapitre précedant, je paſſe à un autre.

CHAPITRE V.

Abus de la saignée, des Acides, & de la Glace, & la nécessité des diaphorétiques, pour la guérison des fiévres malignes.

C'Est un des plus grands remédes de la Medecine, que la saignée, & néanmoins elle n'est ni propre à tous maux, ni ne doit être continuée dans ceux où elle convient, autant qu'on le pratique : on en abuse quand on l'employe pour les maladies où tant s'en faut qu'elle soit nécessaire, & on fait la

même chose lorſqu'on s'en ſert avec excés dans celles où elle pourroit être d'un grand ſecours, ſi elle y étoit employée avec moderation. Abus cependant ſi pernicieux, que je ne fais pas difficulté d'avancer que la ſaignée tuë un plus grand nombre de malades, qu'elle n'en guérit, par le mauvais uſage que les ignorans en font : mais abus en toute maniére dans les fiévres malignes, puiſqu'elle y eſt d'elle même toûjours nuiſible ; & que ſi à raiſon de quelque ſymptome de ces maladies, elle peut y avoir lieu, il eſt vrai qu'on y va juſques à l'ex-

cez, & par conſequent toûjours abus.

On en ſera perſuadé, ſi l'on veut convenir d'une choſe qui me paroit inconteſtable; qui eſt que les intentions que l'on doit avoir dans la curation des fiévres malignes, ſont d'éteindre le feu des Aſtres, qui continuë de brûler la maſſe du ſang, & de réparer la partie ſpiritueuſe qu'il a diſſipé. Et je dis la choſe inconteſtable, puiſque la diſpoſition du ſang à la coagulation, l'abbatement, & tous les autres ſymptomes ceſſeront, dez que cela aura été fait, & jamais au contraire que l'on ne ſoit venu à bout

de l'un & de l'autre. Or ſoit qu'une grande partie des eſprits du ſang aïent été diſſipez par l'impreſſion de ce feu, & la partie ſulfureuſe à proportion, comme il arrive ordinairement, ce qui eſt ſuivi d'une grande foibleſſe, & diminution de toutes les fonctions, par les raiſons que j'en ai donné ; ſoit qu'il n'ait été diſſipé qu'une médiocre quantité de ces parties actives du ſang, ce qui arrive quelquefois ; & les ſymptomes ſont alors moins facheux : ſoit enfin que la partie ſulfureuſe ait reſté nonobſtant l'évaporation des eſprits, comme il peut arriver, lors

qu'elle est disposée, ainsi que je l'ai expliqué ; & que le feu celeste agissant aprés cette séparation, contre la partie sulfureuse, & l'aïant alumée, les symptomes soient aussi violens, que tout est foible dans le premier état. Il est toûjours néceſſaire d'éteindre ce feu, capable de dissiper ce qui reste de la partie spiritueuse du sang, qui seule entretient son mouvement & la vie ; & de réparer, ce qui en a été dissipé, afin que les fonctions qui n'étoient qu'imparfaitement exercées soient remises dans leur entier : & que cette liqueur virale devenüe plus vigoureuse, le

ſoit aſſez pour ſe débaraſſer, & mettre dehors ces parties du feu, qui continüe à faire évaporer ce peu qui lui reſte d'eſprits.

La ſaignée bien loin d'être ſun reméde à remplir ces deux indications, leur eſt directement oppoſée, dans toutes les diſpoſitions du ſang, que je viens de ſpecifier. Dans la premiere, où il eſt preſque entiérement dépourveu d'eſprits, & de ſoûfre ; pour ainſi dire, comme deſanimé, & ſans mouvement, du moins qui dépende de ſes principes actifs, mais ſeulement d'une flamme qui acheve de les détruire, qui agit dautant plus effi-

cacement, qu'ils diminuent & ne sçauroit être éteintes, si par une vigoureuse fermentation, suivie d'une suffisante transpiration, elle n'est dispersée, & ses parties par ce moïen chassées. Pour procurer ce mouvement au sang, au lieu d'y introduire des esprits qui en sont seuls capables, faut-il par la saignée en diminuer leur petite quantité, & conséquemment sa foible effervescence? Mais comment peut-on reparer par la saignée cette dissipation des esprits, que l'impression du feu des Astres sur la masse du sang en a fait évaporer? Comment pour-

ra-t'on s'imaginer que la saignée soit de quelque secours à une fiévre presque imperceptible par sa petitesse, avec un abbatement des forces extraordinaire, une disposition du sang à la coagulation, un assoupissement, & la diminution de toutes les fonctions de l'ame ? La saignée n'augmentera t'elle pas au contraire tous ces desordres, puisque la dissipation d'une grande partie des esprits du sang en sont la cause, & qu'on ne peut douter que la saignée diminue ce qu'il y avoit resté ?

Lorsque la dissipation des parties actives du sang

eſt mediocre, les ſymptomes l'étans à proportion, la ſaignée ne ſçauroit non plus y convenir, la foibleſſe, l'aſſoupiſſement, les inquietudes, la petiteſſe du pouls avec peu de fiévre, & une chaleur moderée ne peuvent l'indiquer, parce que ce ne ſont pas là les ſignes de l'abondance ni de la véhémence du ſang, ils marquent plûtôt l'inanition que la plétore, & ſon inaction mieux que ſa violence; & dans toutes les curations des maladies, la principale indication étant celle de conſerver les forces des malade, ſi elles ſont ſuffiſantes, & de les répa-

rer, s'ils en manquent ; on ne peut avec raiſon ſe déterminer à ſaigner ou faire ſaigner un malade lorſque tout démontre la diſſipation des forces, d'autant que la ſaignée l'augmentera à coup ſeur, en vuidant avec le ſang une grande partie des eſprits, qui ſeuls les peuvent entretenir, & ſans leſquels tout eſt languiſſant & ſans action.

Dans la derniere diſpoſition où eſt le ſang dans les fiévres malignes, c'eſt à dire, lorſque les eſprits diſſipez, la partie ſulfureuſe reſte alumée par le feu des Aſtres, la ſaignée eſt d'elle même abuſive, & ne peut y avoir lieu, qu'à rai-

ſon de quelque ſymptome violent; mais il faut en ce cas, une mediocrité qui n'eſt gueres obſervée; Et ſi je dis la ſaignée d'elle même abuſive dans cet état du ſang, c'eſt parce que diſſipant ce qui y reſte d'eſprits, on ne peut la regarder comme un reméde, puiſque bien loin de réparer la partie balſamique, elle en augmente la deſtruction; étant certain, qu'il ſe diſſipe plus d'eſprits par la ſaignée, qu'on ne vuide par là de la cauſe du mal.

Il ſurvient quelquefois des accidens dans cette derniere diſpoſition du ſang, qui nous obligent d'en

d'en vuider ; les hémorragies extraordinaires, des diſpoſitions à une fluxion ſur la poitrine, une inflammation en quelque partie conſidérable, comme ſont l'eſquinancie, la pleureſie, la peripneumonie, qui doivent être traitées comme maladies compliquées, indiquent & requierent la ſaignée, mais une ſaignée moderée ; car il faut regarder ces maladies (ſans en excepter les grandes hémorragies) qui ſurvienent aux fiévres malignes, ou paroiſſent en même tems, comme des effêts de la coagulation du ſang, provenant de la diſſipation de la partie ſpiritueuſe ; & par

conſéquent il faut pour ne pas augmenter cette perte, & la diſpoſition à ſe figer, y aller moderément ; une ou deux ſaignées, de ſept à huit onces chacune, doivent ſuffire dans le plus preſſant de ces cas ; & cependant on y va ſans meſure, & la plûpart de ces fameux partiſans pour la ſaignée, ſurpaſſent de beaucoup cette régle.

Les Anciens qui ne connoiſſoient pas la cauſe des fiévres malignes, puiſque pour toute explication, ils n'ont donné que des qualités occultes, c'eſt à dire qui leur étoient cachées : qui reconnoiſſoient pourtant, que cette qualité re-

duiſoit les malades à une grande foibleſſe, dans l'incertitude d'où elle partoit, ne pouvãs cependant douter de l'épuiſement des forces, ne devoient, ni ceux qui vivent encore ſous leur obſcure loi, ordonner la ſaignée; & je ne vois pas pourquoi les Modernes, qui ſe ſont défaits de ces galimatias, l'ordonnent : eux qui prétendent, que la cauſe de ces maladies, vient des parties inſenſibles des poiſons, inſinuées dans la maſſe du ſang, & par leur antipatie diſſipent les eſprits, qui ſeuls lui donnent la vigueur. Ils ſe garderoient bien de faire ſaigner ceux, qu'ils ſçavent être

empoiſonnez, & néanmoins ſur leur ſyſtéme, devant traiter les malades des fiévres malignes, de même que les empoiſonnez, puiſqu'il y a même cauſe, d'où vient, que l'on fait ſaigner ces derniers, & non les autres : je crois avoir aſſez clairement fait voir l'abus de ce procedé ; j'ajoûterai quelque autre choſe ſur la fin de ce Chapitre, & paſſe preſentement aux Acides.

Abus des Acides dans la curation des fiévres malignes.

En quel des états ci-devant deſigné, que ſe trouve le ſang dans les fiévres malignes, c'eſt un abus de

ſe ſervir des acides, parce qu'ils ſont abſolument oppoſez,aux remédes propres à la guériſon de ces maladies: & ne ſçauroient d'eux mêmes par aucun endroit, contribuer à éteindre le feu qui continue de brûler la maſſe du ſang; moins encore à réparer la partie ſpiritueuſe,qui en a étédiſſipée. Ils arrêtent ou diminuent l'actiondes diaphorétiques, des cardiaques &purgatifs, en modérant, ou faiſant ceſſer l'effervefcence du ſang, neceſſaire ponr l'évaporation des parties ignées: ils ſont propres à le coaguler, de même que le lait, & pluſieurs autres liquides, & ſont en cela tres nuiſibles

aux malades, puiſque ce qu'il y a de plus pernicieux, qui eſt la diſpoſition de leur ſang à ſe figer, eſt augmentée par les acides. Et bien loin de rétablir la partie ſpiritueuſe, ils l'embarraſſent par cette coagulation, la tiennent comme enchaînée, ou priſe dans des rets, & diminuent conſéquemment l'action du ſang, qui dépend uniquement de celle des eſprits, & qui dans cette conjoncture eſt d'une ſi importante neceſſité, que le bon ou mauvais ſuccez de la maladie en dépendent.

Si les acides pouvoient jamais être employés à propos, dans les fiévres malig-

nes, ce devroit être, lorſque le feu des Aſtres aïant diſſipé la partie ſpiritueuſe du ſang, ſans que la ſulfureuſe ait ſuivi cette évaporation, cette derniere enſuite enflammée, par ce même feu, cauſe des ſymptomes extrémément violens : mais dans cette occaſion, les acides n'y conviennent non plus que dans les autres diſpoſitions, parce qu'ils ne peuvent réparer cette perte des eſprits du ſang, marquée par l'épuiſement des forces du malade, & qu'ils augmenteront la flamme du ſoûfre au lieu de la diminuer.

Le ſuc de citron, dont on ſe ſert ordinairement dans

ces maladies, celui de grenades aigres, le verjus & autres ne sont pas spiritueux, & ne sçauroient donc spiritualiser la masse du sang; s'ils étoient tels, ils la fairoient fermenter au dessus de ce qu'elle a de coûtume, dez qu'ils auroient été introduits dans ses porositez; puisque c'est le propre des esprits qui sont d'une nature ignée, de se mouvoir, & agiter les parties qui leur sont contigues, bien loin d'en arrêter le mouvement comme tous les acides.

Que ce soit par leur froideur, c'est à dire, parce qu'ils abondent plus en parties aqueuses & salines, qu'en spiritueuses, & sulfu-

reuſes, ou bien ſi reconnoiſſans, que les principes Chimiques ne ſont pas véritables principes, puiſque ce ne ſont pas des corps ſimples, remontans juſques aux premiers, qui ſont les élemens, dont la differente combinaiſon fait la differẽce des mixtes,&des formes, nous voulons examiner quels ſont ceux qui prédominent dans la compoſition des acides, nous ſerons forcez d'avoüer, qu'il n'y entre que fort peu de feu & d'air, qu'ils ne ſont donc pas ſpiritueux, & que l'eau & la terre prédominans en eux,ils doivent être froids, comme tous les Anciens l'ont crû: car dire que leurs

parties roides & pointues, sont un obstacle au mouvement des autres, d'une contraire figure, est moins marquer leur nature, que d'en venir pour cela aux premiers principes, puisque la figure des parties en suppose d'autres, qui les composent & les font être telles. Et à vouloir bien suivre les choses, pour en avoir une parfaite connoissance, il en faudra venir aux elemens, & la prédomination des deux derniers, avec la proportion requise du feu & de l'air, ne seront pas un obstacle à la formation des parties pointues des acides, & il n'y aura pas non plus de

contradiction,que ces parties pointues ne soient froides.

Quoiqu'il paroisse d'abort de ce que les acides sont froids,qu'ils devroient être propres à éteindre la flame qui est prise à la partie sulfureuse du sang, j'en tire au contraire cette conséquence,qu'ils l'entretiennent & l'augmentent, parce que le feu qui est une fois introduit en quelque matiére visqueuse,en suffisante quantité pour l'enflammer, ne peut être éteint qu'en le suffoquant, ou le dispersant ; & celui qui est pris à la masse du sang, que j'ay assez prouvé être visqueuse dans les

fiévres malignes, ne pouvant être suffoqué sans éteindre en même tems la lampe de la vie; il faut nécessairement, pour venir à bout de cette extinction de la flamme prise à la partie sulfureuse du sang, sans risque d'éteindre celle qui nous fait vivre, desunir, & disperser les parties de ce feu des Astres, pour les séparer plus facilement du sujét où elles étoient adhérantes, & que les acides détruisent, puisqu'ils empêchent l'éffervescence & l'évaporation, qui seules sont capables de faire cette dispersion & dissipation, & que par la disposition qu'ils ont à procurer la coagula-

tion, j'entens dans cette masse visqueuse plus compacte, le feu s'y entretient & plus intimement & plus long-tems.

Dira-t'on que les acides sont cardiaques, ou bien qu'ils fortifient le cœur, qui est principalement attaqué dans les fiévres malignes, & qu'ils y sont pour ce sujet fort utilement employés? C'est s'abuser, de croire qu'il y ait d'autres cardiaques que ceux qui fournissent des esprits au sang, les conservent ou fortifient & augmentent; car le cœur n'a point d'autre vigueur, que celle qu'ils lui communiquent; & si passant par ses ventricu-

les, ils ſont comme de nou-veau enflammés par ſes le-vains, qui ne ſont autre choſe qu'une quantité des eſprits unis & arrêtés dans ſes parties; ces mêmes le-vains ſont inceſſamment entretenus, par le continuel paſſage des eſprits du ſang qui exaltent en même tems cela même par le moïen de quoi ils ſont exaltez.

Les acides ne pouvant ni produire ni fortifier & augmenter les eſprits, mais bien les détruire, & les embarraſſer, il eſt conſtant que c'eſt mal à propos qu'on veut les mettre au nombre des cardiaques, auſſi ne trouvera-t'on pas, qu'ils entrent dans la com-

position de la Thériaque ou du Mithridat : & je suis surpris que VVillis les ait avoüés tels, pour ne pas rompre, dit-il, avec tous les Anciens. J'ai pour eux toute la vénération que je dois, mais ne croïant pas que les acides soient cardiaques, par les raisons que j'en ay donné, quand tous les Anciens l'auroient écrit, & que tous les Modernes le soutiendroient, j'écrirois hardiment le contraire. *Amicus Plato, amicus Aristoteles, sed magis amica Veritas.*

De medicam. operat. sect. VI. cap. I.

Enfin si la raison des contraires doit subsister, les acides ne valent rien pour la guérison des fiévres ma-

lignes; car la Thériaque, & les autres remédes approuvez & usitez, que j'étalerai au Chapitre suivant, en réglant la curation de ces maladies, sont chauds, & les acides froids, *Contrariorum eadem est ratio*, si les autres remédes qui sont chauds y sont profitables, les acides qui sont froids y sont nuisibles, & par conséquent abus de s'en servir dans les fiévres malignes.

Abus de la glace dans la curation des fiévres malignes.

Je doute si dans ce cas, je dois blâmer de sensualité

le malade attaqué d'une fiévre maligne, qui quoique foible, demande en été de boire à la glace, ou le Médecin qui lui en permet l'usage. Le premier croit avec raison, que son mal est causé par un feu extraordinaire, qui brûle son sang, & que les maladies devans être gueries par leurs contraires, le froid excessif de la glace lui doit être profitable, & le Médecin trop complaisant, croit être à couvert de toute censure, sur les raisons du malade, & son procedé d'ailleurs autorisé par Rhasis, qui a écrit amplement qu'il faut donner largement à boire à ceux

Ad Almansf. lib. de pest. cap. 16.

qui ont la fiévre pestilenciele, l'eau refroidie à la nege, & la réiterer plusieurs fois.

Sans blâmer personne, ce que j'ai à dire faira connoître, qui des deux est blâmable, & l'abus de ce prétendu reméde : car boire à la glace est non seulement opposé aux remédes, dont on se sert avec succez dans les fiévres malignes ; mais contribue encore beaucoup, à entretenir dans la masse du sang les parcelles du feu qui le brûlent, & à dissiper ce qui lui reste de spiritueux.

Il reprime plus fortement que les acides, dans l'état debile où sont les ma-

lades, les mouvemens du ſang, que les bons remédes peuvent y exciter ; il y en a tres-peu dont l'action ne ſoit diminuée, par un grand froid. La raiſon n'en eſt pas difficile, & on peut la tirer de ce que nous avons dit dans ce même Chapitre. Il eſt cauſe d'une plus grande action des parties du feu des Aſtres ſur la maſſe du ſang, parce que le propre du froid eſt de reſerrer, & reſtreindre, & ce qui eſt uni eſt toûjours d'une plus vigoureuſe action, que ce qui eſt diſperſé ; *Virtus unita fortior ſeipsâ diſpersâ.*

Les eaux des puys qui ſont froides en été, devien-

nent chaudes en hiver, à proportion du froid qu'il fait; parce qu'aïant receu dans leurs porositez, quelques parties du feu solaire ou des autres Astres, en même tems, que la lumiére (puisqu'elle n'est autre chose) le froid immodéré resserrant & unissant ces particules ignées, rend par cette union leur action plus forte, & fait qu'elles répandent une chaleur dans l'eau, qu'elles ne pourroient y exciter étant dispersées, ce que l'on appelle *Antiperistase*, & on ne peut douter qu'elle ne parte de là; puisque ces eaux sont plus chaudes le matin avant le lever du Soleil, & que

leur chaleur eſt moindre dans le jour, à meſure que cet Aſtre nous communique plus de ſa lumiére ; parce que le froid diminuant à proportion, les parties ignées contenües dans l'eau, ſont moins reſſerrées, & agiſſent conſequemment moins. Ainſi la maſſe du ſang, qui dans les fiévres malignes contient un aſſez grand nombre de ces parties ignées pour la brûler, en eſt plus embraſée par le froid extraordinaire de la glace, parceque les parties de ce feu ſeront par là plus unies, au lieu que cette chaleur eſt diſſipée, ou diminuée par les cardiaques, les diapho-

rétiques, & purgatifs, qui en disperſent les parties, & les diſſipent par là plus aiſément.

Les Mareſchaux reüſſiſſent à faire mieux brûler leur feu, jettant de l'eau ſur les charbons; & Cardan rapporte que George Agricola, homme digne de foi lui a dit qu'en Iſlande Iſle du Septentrion, dont j'ai fait mention au ſecond Chapitre, il y a une Montagne dite *Hecla*, qui vomit continuellement des flammes, qui ſont beaucoup plus alumées ſi on y verſe de l'eau, & diminuent quand on y jette du bois. Nous voïons arriver la même choſe dans tout ce

Lib. 2. de Elem.

qu'il y a de viſqueux, quand il eſt enflammé; & le ſang dans les fiévres malignes étant tel, puiſque les eſprits une fois diſſipez en grande partie, de même que ſes aquoſités, ce qui reſte du ſoûfre, du ſel, avec quelque peu d'eſprit, d'eau & de matiére terreſtre, ne pouvant compoſer qu'une maſſe viſqueuſe; lors qu'elle ſera alumée, l'eau froide par excez, ne pourra que l'embraſer davantage, en la rendant plus compacte, & empêchant entiérement la tranſpiration, qui eſt le plus ſeur moïen de diſſiper les parties qui y ſont adhérantes.

Car encore que le boire

à la glace fasse quelquefois suer, lorsque le sang spiritueux & actif se trouvant reserré dans les vaisseaux, par le froid excessif de la glace, fermente & circule plus impetueusement qu'à l'ordinaire, & par ce mouvement violent plus rarefié, transpire plus facilement & plus abondamment : de même que le bon vin nouveau dans un tonneau, qu'on a trop-tôt & trop exactement bouché, il seroit ridicule de prétendre, que dans les fiévres malignes, où le sang est dépourveu d'une grande partie de ses esprits, le boire à la glace pût procurer une loüable transpiration.
Il

Il arrive aú contraire de l'uſage de la glace, qu'outre que la diſpoſition du ſang à ſe coaguler augmentera ; l'action des eſprits ſi néceſſaire à la vie, ſera par là beaucoup ralentie, parce qu'ils ſe trouveront engagez dans cette maſſe, que le froid immoderé aura rendu lourde & plus craſſe. Leur action ſera encore rabatuë par la glace, en détruiſant une partie de ce qui reſte des eſprits, ainſi que les contraires ſe détruiſent l'un l'aútre : car étant d'une ſubſtance qui participe beaucoup du feu, la glace leur eſt en tout contraire, & les détruira plûtôt, que de recevoir d'eux

quelque tempérament, parce qu'ils sont à lors en trop petit nombre dans le sang, trop desunis, & embarrassez, pour agir efficacement pour leur defense, & résister au moindre ennemi.

Le meilleur vin mis à la glace perd de sa force, le plus violent dévient moderé, le petit vin tourne, & tout cela par la dissipation des esprits. Le sang qui en est beaucoup dépourveu dans les fiévres malignes, n'aura pas un meilleur sort, & ne resistera pas davantage à cette action du froid immoderé; abus par conséquent de boire à la glace dans ces maladies, mais tres-perni-

cieux abus, & les malades païeront bien cherement, le plaisir qu'ils prenent de boire si froid.

Je passe plus avant, & je dis que la plus grande partie de la glace dont on se sert pour rafraichir l'eau, le vin, ou autre chose, étant souvent tirée des lieux, où l'eau est croupissante & corrompuë, communique à ce qu'elle rafraichit, une partie de l'infection qu'elle contient, parce qu'elle ne peut communiquer sa froideur, qu'en introduisant ses parties, l'une étant inséparable des autres; car les proprietés étans inséparables de la substance, & comme l'on dit, identi-

fiées avec elle, la froideur de la glace ne peut paſſer à un autre corps, ſans que ſes parties y ſoient introduites, à travers les poroſités du vaiſſeau, qui contient les liquides ou les fruits qu'elle rafroidit. Et quand on voudroit ſuppoſer avec les Péripatéticiens, que la froideur de la glace en eſt un accident, comme ils veulent que la chaleur en ſoit un du feu, la froideur de la glace ne pourroit être portée à un autre ſujét, ſans que ſes parties y fûſſent introduites : car il s'enſuivroit autrement, que les accidens pourroient être portez d'une ſubſtance à l'autre, & dans ce paſſage ſubſiſteroient un inſtant

ſans ſubſtance, ce qui n'eſt pas de la bonne Philoſophie, & ne peut ſe trouver que dans le trés-ſaint Sacrement de l'Euchariſtie; puiſque cet accident qui reſteroit un inſtant ſans ſubſtance, ſeroit alors ſubſtance, en ce qu'il ſubſiſteroit de lui même, & en ce méme moment ſeroit accident, & ne ſeroit pas accident, ce qui ne peut être. Il faut donc que la glace rafroidiſſant un liquide, ou quelque autre corps, y introduiſe ſuffiſamment de ſes parties inſenſibles, qui retiendront toûjours de la nature de l'eau d'où la glace a été tirée, puiſqu'elle n'eſt autre cho-

ſe qu'une partie de cette même eau condenſée, qui en ſe fondant, ſera du moins autant infecte, qu'elle l'étoit avant ſa condenſation. Et je laiſſe à chacun à faire réfléxion, de quel préjudice cette boiſſon pleine des parties infectées de la glace, doit être à celui qui eſt attaqué d'une fiévre maligne, à ce languiſſant, dont le ſang doit être ſpiritualizé par une bonne nourriture & les cardiaques; & s'il eſt fort ſeur, de s'en ſervir dans les autres fiévres continues ou intermittentes.

Hippocrate a fait par pluſieurs Aphoriſmes, contenus en la cinquiéme ſection, un dénombrement

des maux que cauſe un froid extraordinaire ; notamment par les dix-ſept, dix-huit, & vingtiéme, & préciſement de ceux que produit le boire à la glace, ou à la nege, dans le vingt-quatre de cette même ſection. Je m'écarterois trop de mon ſujét ſi je voulois rendre raiſon des deſordres que fait cet ennemi de la chaleur naturelle, raportés par Hippocrate dans les Aphoriſmes cités ci-deſſus, je me contenterai de dire en général, que tous ces maux viennent uniquement de la tranſpiration empêchée, & de la diſſipation des eſprits; & que dans les fiévres malignes, où les

esprits sont si defectueux en toutes maniéres, & la diaphorése ou transpiration si necessaire, lorsque l'un & l'autre sont diminués par le froid, les choses doivent être pires, que quand il agit sur un corps plus vigoureux, & qui n'a pas tant de besoin de transpirer. Et me voilà insensiblement venu, à prouver la nécessité des diaphorétiques.

La nécessité des diaphorétiques pour la guérison des fiévres malignes.

Je connois des Médecins, d'une grande reputation, & d'une longue expérience, qui soûtiennent qu'il n'y a

point de diaphorétiques, & que si nous étions assez heureux d'en avoir, ce seroit la Médecine universelle. Et quoiqu'il semble qu'il est aussi inutile d'en prouver l'existence que de vouloir par raisonnemens, persuader que le Soleil luit, pour détromper ceux qui pourroient être imbus de cette fausse doctrine, je crois qu'il est nécessaire de prouver la vérité de ces remédes, briévement, & comme l'on dit, en passant, pour ne pas ennuïer ceux qui en sont convaincus, par les écrits de presque tous les Anciens & Modernes Auteurs, par l'expérience qui nous fait voir tous les jours,

que comme nous ſuons plus en été qu'en hiver, le corps transpire davantage, apres avoir pris des alimens chauds, épiſſés, aromatiſéz & beu de bon vin, que quand on a mangé des viandes froides & beu de l'eau. Par l'expérience qui nous démontre encore, que *Le bezoard mineral*, *l'eſprit de ſuïe*, *celui de corne de cerf*, *la chair de vipére*, & autres font ſuer les malades à qui on en a fait prendre, & qu'il eſt même des diaphorétiques infaillibles pour les animaux ; puiſqu'un cheval à qui on donne depuis quelques jours du *crocus metallorum*, ou foye d'Antimoine, de la façon

que Soleizel l'enseigne, jette plus de crasse de moitié, par les pores de cuir, qu'avant qu'il en prit. A quoi coupant court, afin, comme j'ai dit, de ne fatiguer pas mon Lecteur par des choses inutiles, je prouve en quatre mots, qu'il y a des diaphorétiques, parce qu'il y a des remédes, dont l'usage augmente l'effervescence de la masse du sang, par l'insinuation des parties spiritueuses, d'une plus grande activité, que celles qui y étoient auparavant, ou capables de leur donner un plus grand mouvement, & qu'il faudra déslors, qu'il se fasse une plus grande évaporation, ainsi que nous

voïons, que tout ce qui eſt capable de fermentation, pouſſe des matiéres vaporeuſes ſelon qu'elle y eſt excitée violente.

Pour établir la neceſſité des diaphorétiques, pour la guériſon des fiévres malignes, en quel des états cideſſus énoncez que ſe trouve le ſang; je dis que les diaphorétiques rempliſſent parfaitement les deux indications qui doivent être priſes pour la guériſon des fiévres malignes, ſçavoir d'éteindre le feu qui continue de brûler la maſſe du ſang, & de réparer la partie ſpiritueuſe qu'il a diſſipé. Ils dilatent la maſſe aprés l'inſinuation de leur

parties ſpiritueuſes,lui procurent une plus vigoureuſe efferveſcence, qui eſt ſuivie d'une évaporation proportionnée, par laquelle, les parties du feu des Aſtres doivent être ſéparées, & les parties ſpiritueuſes des diaphorétiques, par leur analogie avec celles du ſang, y adherer; retenir la place de celles qu'elles en ont chaſſé,& réparer ainſi la perte que le ſang avoit fait de ſes eſprits.

Les parcelles du feu des Aſtres, qui avoient été inſinuées par l'inſpiration & les pores,ne ſçauroient être plus facilement, & plus commodément diſſipées, &

évaporées, qui par l'expiration & les mêmes ouvertures du cuir: il y en a suffisamment dans toutes les parties du corps, & le feu celeste qui s'est glissé jusque dans les moindres petits vaisseaux, sera plus aisément poussé déhors par les pores, aprés une mediocre fermentation, qui lui sera procurée par les diaphorétiques, qu'il n'en sçauroit être tiré par aucune autre voye. C'est celle par laquelle les matiéres imperceptibles á cause de leur tenuité, s'exhalent continuellement d'une maniére insensible, & rien de substanciel, n'étant d'une égale subtilité aux par-

ties ignées, qui ſont contenuës dans la maſſe du ſang, lorſqu'il cauſe des fiévres malignes, il eſt impoſſible de ſe propoſer un remede, qui puiſſe plus promtement, & plus ſurement les en tirer que les diaphorétiques. *La Thériaque & la chair de vipére*, qui ſont de long-tems les remédes approuvés, les plus uſitez, & les plus efficaces pour la guériſon de ces maladies, n'agiſſent & ne guériſſent que par la tranſpiration, & en réparant la perte des eſprits du ſang; la choſe eſt evidente, de ce que de ſoixante trois ingrediens qui compoſent la Thériaque, preſque tous ſont chauds

& secs, apéritifs, incisifs, & attenuans, plusieurs sudorifiques, & seulement quatre rafraichissans, sçavoir *l'acacias, l'hypocistis, les roses rouges, & la terre sellée*, avec deux temperez qui sont les racines *de pentaphillon*, & *de reglisse*, d'où il faut nécessairement, que ce qui resulte de cette composition soit chaud, & capable de faire fermenter ardemment le sang : ce qu'il y a de melé de froid ou de tempéré n'étant que pour corriger un peu la chaleur du reste, afin qu'aïant été introduit dans la masse, il y demeure plus long-tems, sans quoi peut-être il s'en sépareroit trop vite.

Il eſt conſtant que cette ébullition eſt ſuivie d'une évaporation proportionnée, puiſqu'au nombre de ces remédes chauds & attenuans, il y en a ſix qui ſont de puiſſans diaphorétiques, & qui dans l'effervéſcence de la maſſe, donnent le branle aux parties dévenües capables de tranſpiration, & les pouſſent à la ſuperficie, plûtôt qu'elles ſoient determinées à paſſer par un autre endroit. *Les vipéres, l'opium, le ſcordium, & le camedrys de Candie, la ſemence de naveau ſauvage, & le phu Pontic*, ſont les diaphorétiques qui entrent dans la compoſition de la Thériaque. Et reve-

nant aux vipéres, il eſt incomprehenſible, qu'ils puiſſent être ſeuls ſi utiles, que l'on le reconnoît dans la guériſon des fiévres malignes, que parce que leurs parties ſont ſpiritueuſes, & procurent une grande tranſpiration: & ces remédes étans les plus approuvés & les plus ſeurs, je ne vois pas que la néceſſité des diaphorétiques puiſſe être revoquée en doute; & je ſoutiens que toutes les fois qu'elle ſera ſuffiſante, ceux qui ſeront attaquez de ces maladies, ſe tireront heureuſement d'affaire, & preſque jamais, ſi elle manque.

Lib.4.de Medic. Ægyptior.c.15. Proſper Alpinus rappor-

te que les Egyptiens attaquez de la peste se faisoient appliquer des vesicatoires en plusieurs endroits du corps,&que ce reméde leur réüssissoit fort heureusement. Ce qui ne peut ainsi arriver que parce qu'ils procurent une plus grande transpiration,en faisant des plus grandes ouvertures. On n'en doutera pas aprés ce qu'a écrit Fabrice Hildanus de la peste de Lausãne,il dit qu'il ne se souvient pas, que personne de ceux qui avoiẽt quelques cautéres aux bras ou aux jambes, mourut de cette cruelle peste, qu'un ou d'eux qui étoient extrémément cacochymes:& qu'il observa en

Centur. 4. Observ. 23.

lui même, qui en avoit un au bras, & un autre à la jambe, que c'étoit un grand préservatif. Et il ajoûte à la fin de cette Observation, que la peste faisant de grands ravages, il remarqua qu'il s'étoit amassé quelque matiére flatueuse au cautére qu'il avoit au bras, que le muscle au milieu duquel ce cautére étoit, trembloit de tems en tems, & étoit si fort agité, que ceux qui étoient presens, en voioient non seulement l'agitation, mais approchans l'oreille de cette partie, ils y entendoient quelque bourdonnement, sans pourtant qu'il sentit aucune douleur en cet endroit.

J'explique aisément,

tous les accidens qui ſurvindrent à cet Auteur approuvé, par une tranſpiration facilitée, & augmentée par ces ouvertures: la cauſe morbifique extrémément ſubtile, diſpoſée à ſortir par les remédes qu'il avoit pris auparavant, & qu'il declare dans cette même Obſervation; ſçavoir *le bezoard mineral, la corne de cerf, l'eau de canele, & de chardon benit*; Cette matiére, dis-je, trouvant par là une iſſue plus libre & plus aiſée que par tout autre lieu, y étoit pouſſée avec impetuoſilé, en abondance, & pour ainſi dire, en foule, & ne pouvant en ſortir toute à la fois, agitoit la partie où étoit l'ouverture, ſans douleur

néanmoins, parce que la tension n'étoit pas suffisante, qu'il sortoit continuellement de cette matiére, presque autant qu'il y en étoit poussé du dedans, & cette évaporation se faisoit avec quelque petit bruit, parce qu'à raison de l'abondance des corpuscules ignées qui sortoient impetueusement par une petite issuë, il étoit impossible, qu'il n'y eût quelque entrechoquement entre elles, l'air, & les parties où étoit l'ouverture.

De cette observation on doit inferer, que les vésicatoires dont les Egyptiens se servoient avec succez dans la peste, ne guérissoient cette maladie qu'en procurant

une grande tranſpiration, & non en vuidant quelques ſéroſités; & conclurre qu'elle eſt tres-ſalutaire & néceſſaire dans ces maladies, puiſque Fabrice Hildanus aſſûre, que dans une ſi pernicieuſe peſte, dont il dit que de cent malades à peine vingt en échaperẽt, tous ceux qui avoient des cautéres fûrent préſervez, excepté deux cacochymes. Ce que l'on ne peut raiſonnablement attribuer à l'évacuation de quelques gouttes d'impuretés du ſang, mais bien à la tranſpiration facilitée, & conſiderablement augmentée par ces ouvertures.

Dans la curation du Char-

bon, dont la cauſe eſt un ſang brûlé par le feu des Aſtres, comme je l'ai amplement prouvé au Chapitre troiſiéme, & dans les brûlures externes, la ſaignée, les acides, ni la glace, ne ſont pas des remédes uſitez, mais bien les diaphorétiques. Les ſcarifications qui ſont faites aux Charbons, ſont principalement pour faire tranſpirer le feu qui brûle la partie. L'onguent fait avec la ſuïe, dont on ſe ſert heureuſement pour la guériſon de cette tumeur, eſt pour la même fin. On applique des emplâtres avec les gommes, des ſangſues, des véſicatoires, & on fait prendre de la Thériaque au malade, tout cela

cela pour la même raiſon. Et ſi quelquefois pour modérer l'ardeur de ce feu, on ſe ſert de cataplâmes avec les farines, qui ſont plus temperés que le reſte, il n'y a rien d'approchant à la froideur des acides, & de la glace ; & ces remédes temperez ne ſont ni ſi ſeurs, ni ne guériſſent ſi promtement, que ceux qui procurent plus efficacement la tranſpiration.

On ne ſe ſert pas non plus des ſaignées, ni des remédes rafraichiſſãs pour la guériſon des brûlures, *l'onguent de chaux*, celui *de colombine* tant vanté, celui qui eſt fait *avec l'écorce moiene du ſureau*, *le ſuc d'oignon*, & autres ſont

auſſi de bons remédes que les rafraichiſſãs le ſont peu; & *le Cerat rafraichiſſant de Galien* lavé avec l'eau froïde n'eſt pas abſolument froid, puiſqu'il y a dans ſa compoſition une plus grande quãtité d'huile, que de cire blanche, & ne guerit pas ſi tôt que les autres, parce qu'il ne fait pas tranſpirer ſi facilement qu'eux. Et de ce que nous voïons ſenſiblement dans ces maux externes, nous pouvons tirer cette conſéquence, que la ſaignée & les rafraichiſſans, ne ſont pas plus convenables pour éteindre le feu qui brûle le ſang dans les fiévres malignes, & qu'il faut au contraire, ſe ſervir

intérieurement des remédes qui peuvent aider la tranſpiration, comme on s'en ſert extérieurement pour la guériſon de ces maladies, dont la cauſe eſt auſſi le feu.

Si l'on vouloit dire qu'avec les ſaignées, les acides, & la glace, on guérit ſouvent des fiévres malignes ſans lss diaphorétiques, & que cette doctrine ſe trouve par là contraire à l'expérience. Pour répondre à cette objection, je dis qu'on groſſit ſouvent les objéts; qu'on appelle *fiévres malignes* celles qui ne ſont que putrides, tant pour ſe mettre à couvert du reproche, en cas que le malade ſuc-

combe, que pour s'attirer plus de gloire, & s'établir une plus grande reputation, supposé qu'il guérisse : & quelquefois aussi, parcequ'õ ne les connoît pas; car il y a des signes équivoques dans ces maladies qu'on prend pour patognomoniques, les taches & les exanthémes ne sont pas tels, puisqu'ils paroissent quelquefois dans les fiévres intermittentes, comme je l'ai fait remarquer au Chapitre quatriéme. L'épuisement des forces est le signe le plus inséparable de ces maladies, & celui là y étant avec quelques uns des autres que j'ay designez, si les malades guérissent nonobstant les saignées, & l'u-

ſage des acides, & de la glace, la foibleſſe n'étoit pas ſi grande, la diſſipation des eſprits n'étoit pas ſi cõſidérable, non plus que la diſpoſition à la coagulation : il y avoit par conſéquent une ſuffiſante diaphoréſe pour mettre déhors de la maſſe les parties du feu qui la brûloient : Et je dis enfin que dans cette mediocre perte des eſprits, ſi on ſaigne les malades, comme pluſieurs le pratiquent, & qu'on leur ait fait uſer des acides & de la glace, ils reſteront bien plus long-tems, dans un état languiſſant, ſans ſe pouvoir remettre, que ceux à qui les diaphorétiques auront été ordonnés, & les autres pré-

tendus remédes deffendus. C'est un fait d'expérience, pour la preuve duquel je prens à témoins tous ceux qui ont été dans le cas, mais pour ceux à qui la dissipation des esprits aïant été grande, & le contre pied des diaphorétiques pris, je pense qu'il s'en trouvera peu, qui puissent rendre ce témoignage à la vérité, parce que la plûpart auront passé la barque de Caron.

CHAPITRE VI.

La Cure des Fiévres malignes.

APrés avoir prouvé l'abus de la saignée, des acides, & de la glace, & la

néceſſité des diaphoréti-ques, il me reſte à déclarer, quels ſont ceux dont il faut ſe ſervir, & comme on doit les emploïer. Je ne m'engageray pas pour cela, à un grand dénombrement de ces remédes, je parlerai ſeulement de ceux dont je me ſers ordinairement, & de quelle maniére; j'en ajoûterai d'autres que je méts en uſage, en même tems que les diaphorétiques: Je donnerai par tout raiſon de ma conduite; en un mot je ferai voir ma pratique, & non celle des autres, le plus ſuccinctement & le plus nettement qu'il me ſera poſſible.

On guérit les maladies plus aiſément, par un petit

bre de remédes, qui ont entre eux en tout beaucoup de conformité, qu'on n'en vient à bout, par un grand fatras des dissemblables ; parce que ces derniers s'embarrassent entre eux, & leur action en dévient moindre; au lieu que les autres agissans, pour ainsi dire, de concert, le font avec plus d'efficacité.

Les diaphorétiques que nous avons dit être si profitables, n'aident à la transpiration, que par le ministére des esprits qu'ils contiennent, & les cardiaques, que nous avons prouvé n'être tels, qu'en ce qu'ils sont spiritueux, sont par cette raison avantageusement mélés

avec les diaphoretiques, ils s'entreaident les uns les autres, & concourent admirablement, à disperser & mettre déhors les parties du feu qui brûle le sang, & en reparer les esprits. Et quoique les purgatifs semblent être opposez à l'action de ces deux souverains remédes, puisqu'ils épurent la masse par une voye opposée, & dissipent même quelques esprits ; il est néanmoins vrai, qu'ils sont d'un grand secours dans les fiévres malignes, puisqu'ils excitent une plus grande effervescence, qui aide celle des diaphorétiques & des cardiaques, de même qu'ils augmentent souvent l'actiõ

des purgatifs. Ils vuident en outre les impuretés du sang, & les matiéres torrefiées, qui sont des productions de son embrasement, & des obstacles aux autres remédes, en ce qu'étans contenuës dans les porosités de la masse, les parties des cardiaques & des diaphorétiques ne peuvent s'y introduire avec tant de facilité, que quãd le reste en a été séparé.

C'est de ces trois remédes seulement que j'ai accoûtumé de me servir, graces au Ciel, avec succez, & je ne voit pas qu'il en faille davantage, pour venir à bout de la dissipation du feu qui brûle le sang, & de la réparation de ses esprits. Autant

de Médecins qui ont eu differentes idées de ce feu, ont ordonné des differents remédes pour l'éteindre : je n'en ſuis pas ſurpris, puiſque le principal indicant eſt la cauſe de la maladie. Galien ne ſe ſervoit que *de la Theriaque* & du *bol Armenien*, pour la guériſon de la peſte ; s'il affectoit le petit nombre de remédes, il auroit, à mon avis, mieux réüſſi d'emploïer le vin à la place du bol; mais il enviſageoit cette maladie autrement que moi, & il attribuoit à ce bol, de ſi grandes vertus contre la malignité, qu'il ne faut pas s'étonner qu'il voulut le joindre avec la Thériaque, pour ſubju-

guer ce monſtre. Et moi n'eſtimant pas cette terre ſi vertueuſe à cet effét, je retiens de cette pratique ce que j'en crois bon, qui eſt la Thériaque, & je rejette le reſte.

Je n'ai pû m'empêcher de dire ce mot de la pratique de Galien, quoique j'euſſe reſolu de ne parler que de la mienne. Et ç'a été principalement, pour détromper par le procedé de cet illuſtre Auteur, ceux qui s'imaginent, qu'on ne ſçauroit venir à bout des fiévres malignes, que par un grand nombre de remédes differents. Les raiſons que j'ay données pour appuïer un contraire ſentiment, jointes

à cette autorité, commenceront à les tirer de cette prévention, & l'ordre avec lequel je va marquer, qu'il faut se servir des diaphorétiques, des cardiaques, & des purgatifs, leur persuadera que c'est le parti à prendre, pour sortir les malades d'affaire, *citò, tutò, & jucundè.*

Réglons premierement le regime, nous viendrons aprés aux remédes. Et puisque les malades sont foibles, par la dissipation de la partie subtile du sang, faisons en sorte, que leurs alimens soient spiritueux & liquides, afin que le chyle, qui en proviendra, & qui doit passer dans la masse,

ſerve promtement à reparer la perte des ſes eſprits,& à contribuer par ſa ſubtilité, à y entretenir une aſſez grande effervefcence, pour expulſer les parties du feu des Aſtres, qui continuent de la bruler.

Ces alimens doivent donc être, à mon avis, des bons boüillons,dont on leur donnera une priſe mediocre de trois en trois heures; je n'en régle pas preciſément la doſe, parce qu'elle doit être diverſifiée,augmentée, ou diminuée, ſur la differente conſtitution & état des malades. Qu'on ne les faſſe, ni trop épais, ni trop conſommez; car ils embarraſſeroient les parties des

diaphorétiques ; qui doivent leur être donnez dans l'intervalle de l'un à l'autre, fourniroient plus grande quantité de soûfre que d'esprits au sang, & augmenteroient conséquemment son incendie, & la dissipation des esprits.

Pour garder quelque régle, & une juste mediocrité, dans la compositiõ de ces boüillons, il faut de trois livres de bon mouton, & la moitié d'un chapon, ou d'une poule, en faire six, d'environ six onces chacun, pour ceux qui seront d'une mediocre constitution, & qu'on augmente, ou diminue la dose à proportion que la constitution est au

dessus, ou au dessous de la mediocrité que j'ay supposée. Et afin que la nouriture serve en même tems de reméde, qu'on mette dans le pot quand le boüillon sera à demi fait, deux onces *de rasure de corne de cerf*, liée dans un noüet, & que ce noüet reste suspendu, jusqu'à la parfaite coction de la viande. Je fais outre cela quelquefois ajoûter *une vipére fraiche* ou seche sur la fin de la coction, pour ceux particulierement que je vois être fort charnus, afin d'aider plus fortement la transpiration.

On doit par la même raison mettre un semblable noüet dans le pot de la ti-

zane, à laquelle on pourra ajoûter quelque peu *de bon vin*, quand le malade voudra boire: c'est un des meilleurs Cardiaques que nous aïons, le plus analogue au sang, le plus agréable presque à tout le monde, le plus ordinaire, & à plus juste prix, & je doute s'il étoit aussi rare que le bezoard, Oriental, si on ne le préféreroit pas à cette pierre: aussi en entre t'il bonne quantité dans la composition de ces deux grands Antidotes, *le Mithridat & la Thériaque.*

Si le malade a en aversion le gout ou l'odeur du boüillon, on y pourra faire boüillir à chaque prise, une poignée de

feüilles *de bourrache*, *ou de cicorée*, ou bien de celles *de basilic*, *de scorzonére*, *de melisse*, *ou de scabieuse.*

Comme le feu qui brûle la masse du sang agit incessamment; & qu'il se fait une continuelle dissipation de ses esprits, il est necessaire de donner souvent au malade, outre les boüillons, dequoi reparer cette partie spiritueuse, & entretenir une assez grande fermentation dans le sang, pour en chasser les parties igneés; c'est pourquoi dans l'intervalle, d'un boüillon à l'autre, on doit lui faire prendre trois ou quatre cuillerées de cette potion :

Dissolvez dans six onces d'eau de scabieuse, ou

celle de chardon benit[1], *une dragme de Mithridat ajoûtez y demy dragme de la chair de vipére, autant du sel d'absynthe, & une cuillerée d'eau de canelle.* Et servez vous de cette potion de la façon que je viens de le dire, prenant soin de remuer la fiole où elle sera contenuë, un moment avant que d'en donner, afin que la poudre qui sera au fond se méle avec l'eau.

Pour augmenter considérablement deux fois par jour cette réparation de la partie spiritueuse du sang, & en même tems son mouvement, disperser les parcelles du feu des Astres qui le brûle, procurer la trans-

piration, & par ce moïen, mieux que par toute autre voïe imaginable, les dissiper & mettre déhors, qu'on donne soir & matin une heure & demi aprés le boüillon, la potion suivante, à la place des cuillerées de l'autre.

Dissolvez dans quatre onces d'eau de chardon benit ou de scorzonére, une dragme de bonne & vieille Thériaque, un scrupule de sel volatil de vipére, & demi scrupule de bezoard mineral, ou d'Antimoine diaphorétic.

En quelle saison que ce soit, il faut pour aider l'action de ces remédes, que le malade soit assés couvert, sans pourtant le surcharger

Il arrive quelquefois, que l'uſage des cardiaques & des diaphorétiques augmente la fiévre & la chaleur, mais il ne faut pas s'en alarmer; on doit au contraire en bien préſumer ; car c'eſt une marque qne les remédes agiſſent efficacement, & pourveu que les forces ſe ſoûtienent, cette exaltation venant aprés l'uſage des remédes ſuſdits, il y a lieu d'eſperer qu'ils diſperſeront & diſſiperont les parties du feu qui brûle le ſang.

Les évacuations ſalutaires ſont ordinairement précedées de quelques facheux momens, ce ſont les ſuites de cette vigoureuſe

effervescence requise pour l'expulsion de ce qui est nuisible. Hippocrate prédit une nuit fatigante à ceux qui doivent faire crise le lendemain, leur promét la nuit d'aprez douce & agréable. Il dit ailleurs que quand on agit avec fondement, si l'évenement ne répond pas à l'intention, il ne faut pas se rebuter ni changer de maniére; mais bien persister, si la raison de ce procedé est toûjours la même. Tenons nous-en là dans la cure des fiévres malignes, le succez ne démentira pas ses promesses, & l'on verra tout calmer, par la continuation de ce qui paroissoit avoir tout effarouché.

Aphor. 13. sect. 2. & lib. 1. popul. morbor. sect. 2.

Aphor. 52. sect. 2.

Cependant si le malade n'a pas le ventre libre qu'on lui donne de deux jours l'un le clystere suivant.

Dans une livre de la décoction ordinaire des clysteres, emolliante & laxative, dissolvez une once & demi de catholicum fin, & autant de miel mercurial ou rosat.

Ces lavemens vuideront quelques impuretés, qui peuvent être contenües dans les premieres voyes, & introduiront quelques parties purgatives dans la masse, qui aïderont à l'excretion de la matiere torrefiée & cinereuse, qui est la suite & la production de son embrasement.

Aprés que le malade au-

ra usé trois ou quatre jours des cardiaques, & diaphoretiques cy-dessus prescrits, on lui donnera cette potion purgative.

Prenez des feüilles de senné Oriental, deux dragmes, de bonne rubarbe une dragme, coupée menu, demy dragme de semence contre les vers. Faites infuser le tout sur les cendres chaudes, dans un bon verre de la décoction de feüilles de bourrache, ou de cicorée; dissolvez dans l'expression une once de manne de Calabre; recoulés le tout, & ajoûtez y deux dragmes des tablettes diacartham, avec une once de syrop rosat composé.

S'il y a quelque irritation dans le bas ventre, dissolvez

avec la manne, à la place des tabletes, une demi once de caſſe recemment extraite.

Cette médecine ne doit du tout point changer l'ordre des remédes ci-devant ordonnez ; qu'on donne un boüillon deux heures aprés cette potion purgative ; qu'ont continuë à lui en faire prendre de trois en trois heures, & dans l'intervalle, les cuillerées de la potion cordiale, qui aidera l'action des purgatifs. Le ſoir ſa potion ordinaire, dans la ſuite la même choſe qu'auparavant. Et aprés avoir ainſi continué deux ou trois jours, qu'on reitére la purgation, ſans emploïer

jamais pour cela, aucun reméde violent, crainte de dissiper les esprits qui restent dans la masse du sang, en l'agitant impetueusement, d'y exciter un mouvement contraire au naturel, & d'empêcher la transpiration ; ce que les benins ou mediocres purgatifs ne sçauroient faire.

Aprés cette seconde purgation, qu'on réïtere les potions cordiales & diaphorétiques, & si les malades sont plus abbatus, qu'on leur en donne un peu plus largement, & frequemment; qu'on se serve même des epithémes solides sur le cœur, & l'orifice supérieur de l'estomac ; que l'on faira

avec la Thériaque ou le Mithridat, y ajoûtant un ſcrupule de camphre : car par le moïen de ces applications, ce qu'il y a de plus ſpiritueux dans ces remédes, s'inſinuera dans ces parties, & dans le ſang, contribuera à reparer les forces ; & à aider la tranſpiration ; à quoi ſerviront auſſi les animaux, qu'on a coûtume d'appliquer en pareilles occaſions.

Si les malades ont du rebut pour les potions cordiales & diaphorétiques, & s'accommodent mieux du bon vin, il faut le leur ſubſtituer, diſſoudre avec, ſoir & matin, une dragme de Thériaque, & s'en ſervir

entre deux boüillons à cuillerées, aprés y avoir dissout quelque peu de Mithridat, plus ou moins, suivant la nécessité.

En cas que la trãspiration fût difficile à procurer au malade, à cause de la densité du cuir, ou par ce qu'il est fort charnu, & la saison froide, il faut lui faire appliquer des vésicatoires en plusieurs parties, notamment aux vertébres du col & du dos, & aux bras sur les muscles de litoides, sur tout si la teste souffre beaucoup, car par ce moïen on la debarrassera, en donnant une plus grande & aisée issuë au feu qui en est cause. Mais on doit prẽdre garde,

de ne faire pas ces applications, sur les parties voisines de la vessie, de peur qu'il n'y survienne une inflammation ; car l'expérience a fait connoître, que les cantarides y font ce mauvais effét ; s'il y a néanmoins quelque raison particuliére, d'en mettre proche ; il est bon pour prévenir ce facheux accident, de méler à l'emplâtre vesicatoire, de la semence *d'ameos* en poudre, quel'õ assure être le seul, & seur correctif de la mauvaise qualité de ces mouches.

La disposition du sang à se coaguler dans les fiévres malignes, fait qu'il y a souvent complicatiõ des grandes maladies, comme la fré-

nesie, l'hémorragie, l'esquinancie, la pleuresie, la peripneumonie, & la dysenterie, s'y joignent bien de fois. Et quoique la saignée ne peut alors convenir directement dans cét état du sang; elle le peut néanmoins en ce que, la circulation étant en quelque façon interrōpuë, à cause que quelques unes de ses parties, étans figées dans des petits vaisseaux, il se fait dans ces endroits une impulsion violente, par le sang qui est porté au voisinage & ne peut se faire passage : La douleur, l'inflammation & la ruption de ces vases, en sont les suites, & de plus les esprits du sang se ramassans,

& uniſſans pour reavoir la liberté du mouvement ordinaire , excitent dans la maſſe des éffervefcences impetueuſes : de ſorte que pour remédier à ces deſordres on ne doit pas héſiter d'ordonner la ſaignée, avec plus de mediocrité qu'on ne la pratique; une ou deux, de ſept à huit onces chacune, deſempliront ſuffiſamment les vaiſſeaux , pour modérer cette fougue; & en vuider davantage , eſt un moïen, de diſſiper conſidérablement ſes eſprits, & augmenter ſa diſpoſition à la coagulation ; qu'on ne peut douter , proceder du manque de cette partie ſpiritueuſe. Auſſi ne doit-on pas,

discontinuer l'usage des potions cordiales diaphorétiques, pour spiritualiser cette masse du sang, dans le même tems qu'on travaille à en arréter l'impetuosité.

Je parlerois plus au long de ces maladies, si je n'avois dessein d'en faire, Dieu aidant, un Traité, pour montrer qu'on saigne excessivement les malades : Ce que je viens de dire doit suffire pour le present ; & ce que j'ai écrit de la curation du charbon sur la fin du Chapitre precedant, me dispensera d'en dire davantage. Voïons ce qu'il y a à faire aux parotides & aux bubons.

Le grand reméde à ces

tumeurs eſt l'ouverture, parce que les glandes où elles viennent, ne ſont pas aſſez ſpacieuſes, pour contenir toute l'humeur qui y eſt portée & s'y arrête. Il ſurvient de là de tres-facheux inconveniens, la putrefaction & gangréne de la partie, le reflux de la matiére, & ſouvent la ſuffocation du malade : c'eſt pourquoi au commencement de ces tumeurs, au lieu de ſe ſervir de repercuſſifs, il faut les attirer par toute ſorte de moïen. Qu'on y applique deſſus *l'emplâtre de diachylum avec les gommes, ou le divinum*, une ventouſe, ſi ces emplâtres ne font pas l'effét qu'on ſouhaite, &

que la partie puiſſe la recevoir : Et dez que la tumeur paroîtra ſuffiſamment, qu'ō y mette deſſus un cautére potentiel, qui par ſa chaleur faira dilater la partie & la matiére, & la diſpoſera à la ſuppuration ; Et quand l'eſcarre ſera aſſez profonde, qu'on y faſſe une ouverture à l'endroit convenable, & qu'on y introduiſe une tente.

Que ſi la matiére à raiſon de ſon épaiſſeur & de ſa viſcoſité ne ſuppure que lentement & difficilement; pour procurer la ſuppuration, qu'on faſſe un cataplâme *de la pulpe d'oignon de lis*, cuit au four, ou ſous les cendres chaudes, avec *la*

farine de féves, celles *de semences de lin, & de fenugrec,* partieségales, avec l'oximel & *l'huile de camomille*, par égale portion, en suffisante quantité, pour incorporer le reste ensemble ; & le reduire à la consistance nécessaire.

Qu'on se serve pour induire la tente, & couvrir le plumaceau, d'un digestif ordinaire, auquel on ajoûtera quelques gouttes *d'huile de therebinthine*, & la *poudre de myrrhe & d'aloë*, dont je ne specifie pas la quantité, parce que cela dépend de l'exigence du cas, lors qu'il y a sur tout une disposition à la grangréne, & qu'il n'y a ni Chirurgien,

ni Apoticaire qui ne puiſſent régler cela.

Cependant, que l'on continue toûjours, les remédes cardiaques & diaphorétiques, ſuivant l'ordre que j'ay préſcrit. Je ne dis rien des autres ſymptomes, on en viendra à bout par le même ſecours, moïennant l'aſſiſtance du Ciel, ſans laquelle tous les projéts des hommes ſont vains & inutiles.

FIN.